La Plume

La plume est serve mais la parole est libre.

Numéro
4
Février 2013

laplumedauphine.fr

MUSIQUE

Journal La Plume de Dauphine
Mensuel n°04
58 rue de Clichy, 75009, Paris, France
Association loi 1901

Bureau
Président/Directeur de publication : Céline Poizat
Trésorier : Marie-Sophie Garcia
Rédacteur en Chef : Clément Fernandez
Secrétaire Général : Barnabé Monnot

Rédaction
Pôle Culture : Céline Poizat
Pôle Sport : Antoine de Béon
Pôle Actualités Dauphine : Guillaume Delamarre
Pôle Décryptage économique et politique : Pierre Rojas
Pôle Débat de société : Hugo Matricon
Pôle International : Diane Husni
Pôle Expression libre : Hugo Matricon

Communication
Pôle Communication : Johana Chebar
Mise en Page : Barnabé Monnot, Loubna Aggoun

Financement
Pôle financement : Guillaume Delamarre

L'équipe : Loubna Aggoun, Kenza Akallal, Annaëlle Assaraf, Juliette Broudin, Johana Chebar, Etienne Daugy, Estelle de Beaucé, Antoine de Béon, Claire de Kermenguy, Guillaume Delamarre, Juliette Dubois, Clément Fernandez, Marie-Sophie Garcia, Anne-Sophie Houdu, Diane Husni, Pauline Joly, Fanny Laplace, Julien Laurian, Pierre Lemerle, Frédéric Lucas, Aude Massiot, Hugo Matricon, Alexandre Moine, Barnabé Monnot, Quentin Moynet, Lionel Pélisson, Céline Poizat, Pierre Rojas, Jean Sesques, Eugénie Tenezakis.

Impression : Chevillon Imprimeries

Collaborations : Couverture par Julia Benhamou (ESAG Penninghen) et Etienne Daugy (Li DEGEAD)
Un grand merci à Guillaume Saintemarie !
Pour la publicité : tresorier@laplumedauphine.fr
Pour la rédaction : redacteurchef@laplumedauphine.fr
La Plume est le journal des étudiants de l'Université-Paris Dauphine.
La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université ou des autres collaborateurs du journal.
Les textes publiés n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de PSL Research University.
ISSN 2260-9857
Textes et images tous droits réservés à La Plume.

Vous voulez réagir à un article ?
Ecrivez-nous à laplumedauphine@gmail.com, réagissez directement aux articles sur www.laplumedauphine.fr et suivez-nous sur Twitter @LaPlumeDauphine !

Nos partenaires

DAUPHINE UNIVERSITÉ PARIS

PSL RESEARCH UNIVERSITY

Les services de la vie étudiante CROUS Paris

ACADOMIA

Wall Street INSTITUTE SCHOOL OF ENGLISH

Crédit Mutuel LA banque à qui parler
www.creditmutuel.fr

IMPRIM'VERT Votre imprimeur agit pour l'environnement

Attention à l'euphorie du Blitzkrieg

En environ deux semaines, l'offensive menée par la France au Mali a conduit à la libération de deux « villes-trophées » que sont Gao et Tombouctou lors du même week-end le 26 et 27 janvier. La restauration de la souveraineté malienne en ces lieux stratégiques mais surtout symboliques ne doit pas devenir un voile sur certaines réalités souvent négligées dans les moments de victoire. La France et le Mali ne peuvent se permettre cette arrogance potentiellement désastreuse pour plusieurs raisons. « Le jour le plus important de [sa] vie politique » deviendrait alors un lointain souvenir.

Sur le plan de la reconquête des territoires nord du Mali, la route reste encore longue ! Pensez que quelques milliers d'islamistes se sont éparpillés sur un territoire aussi grand que la France. Ainsi, le plus dur commence : poursuivre la libération de village en village, reprendre le contrôle de chaque recoin. Cette tâche s'annonce d'autant moins aisée que l'ennemi connaît parfaitement le terrain et dispose d'un vaste sanctuaire, le Sahara, véritable océan d'impunité pour des islamistes qui y évoluent comme des poissons dans l'eau.

AQMI et ses compères, pas assez fous pour livrer bataille en rang serré face aux troupes africaines et françaises, se sont dispersés pour tenter de porter d'autres types de coups qu'ils maîtrisent bien mieux comme l'ont démontré les récents attentats et les contre-offensives surprises sur Gao. Les islamistes ont un allié majeur et en sont tout à fait conscients : le temps joue pour eux dans la guerre d'usure psychologique qu'ils amorcent. Gao en est le premier théâtre mais d'autres villes pourraient rapidement en devenir les prochaines scènes. Bamako n'est pas à l'abri tout comme les territoires de ses alliés dans le conflit. On pense ainsi au passage du plan vigipirate au « rouge renforcé » dans l'Hexagone quant aux craintes de l'émergence d'un « black jihad », et à la présence de Manuel Valls aux réunions du conseil de défense.

La libération des deux « villes trophées » ouvre également la voie à un autre précipice : l'épuration. Parce que la variable ethnique est particulièrement explosive sur le continent africain, les Touaregs, dont la lutte armée menée par le MNLA (Mouvement national pour la libération de l'Azawad) doit être dissociée de celle des islamistes, sont exposés aux exactions civiles et militaires. Il ne s'agit pas de dédouaner le MNLA de sa responsabilité dans la déstabilisation de la région et de son éventuelle alliance avec les mouvances islamistes mais qu'une justice institutionnalisée et impartiale se substitue rapidement à la vindicte populaire. L'apaisement viendra tout autant de l'ouverture d'un dialogue entre Bamako et les autonomistes. En s'engageant dans ce conflit, la France, malgré elle, se verrait tenue en partie responsable en cas d'échec de cette réconciliation. La position est d'autant plus délicate que l'armée française traîne quelques casseroles en matière de gestion de conflits ethniques et que, d'autre part, les pourfendeurs de l'ingérence se mettraient à entonner leurs refrains préférés. Une même logique d'imputation de responsabilité à la France serait à l'œuvre si la reconstruction de l'Etat malien échoue. Les élections prévues à l'été 2013 seront un premier test, une campagne et un scrutin sereins et incontestés mettraient le pays sur de bons rails. Mais la bonne foi de certains acteurs, Sanogo pour ne citer que lui, quant à la bonne conduite de cette restauration étatique est quelque peu douteuse.

Pour conclure, mention spéciale aux puissances militaires occidentales qui brillent par leur absence sur le terrain. Le déploiement d'une force européenne serait souhaitable pour éviter que la France soit seule à assumer une volée de bois vert si la tournure des événements venait à se dégrader. Et que dire des Etats-Unis, qui ont gracieusement débloqué une aide militaire de 50 millions de dollars. Alors que le Pentagone dépense environ 2 milliards par jour (711 milliards sur l'année 2011), on se rend compte de l'effort consenti !

Clément Fernandez
(M1 Sciences de la société)
Rédacteur en chef

4 **Actu Dauphine**
7 Spotted during Spear time

8 **Décryptages**
11 Ça commence et finit par un "e" ...

12 **Culture**
15 Le grand écart

16 **Débats**
20 Les maths tristes

Expression Libre 21
Balbutiements nous a sciés 23

Sport 24
C'est coton pour Coti 26

International 27
Rio ne répond plus 29

Bons Plans 30
La philo cinéphile 31

Domiciliée !

À la rencontre de Spear

Spear est l'une des premières entreprises dauphinoises créée avec le soutien de l'incubateur. La Plume a discuté avec François Desroziers, fondateur de Spear.

La Plume Quel a été ton parcours (universitaire et associatif) au sein de Dauphine ?

François Desroziers J'ai réalisé tout mon parcours universitaire à Dauphine, du DEGEAD au Master 2. Après mes deux premières années de licence, j'ai choisi de continuer en économie appliquée. J'ai ensuite poursuivi un cursus classique avec une année de césure, et un Master 2 de finance (Économie Monétaire et Financière). En 2ème année, j'ai participé à la création de l'Association de Cinéma de Dauphine, à laquelle je suis resté très attaché jusqu'à la fin de mes études. Je me suis engagé par la suite au bureau de l'ACD, où j'ai pu beaucoup apprendre grâce au dynamisme et au pragmatisme du monde associatif dauphinois.

Ci-dessous Le logo de Spear

La Plume Qu'est ce qui a déclenché chez toi l'envie d'entreprendre ?

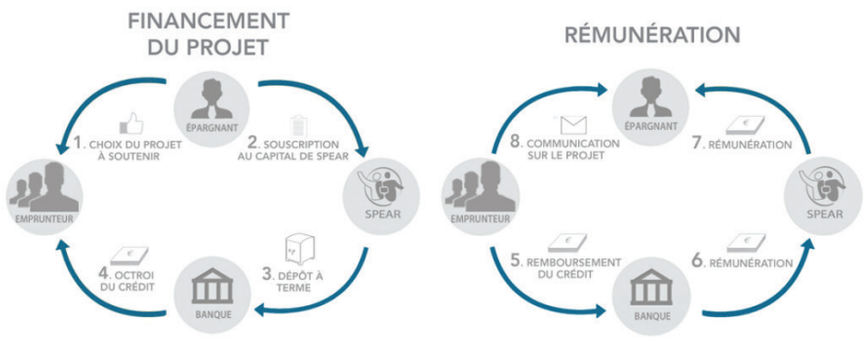
François Desroziers Lors de mon stage de fin de licence, que j'ai effectué dans une grande banque française, on m'a demandé de faire une étude sur le secteur du peer-to-peer lending. En découvrant ce secteur, je me suis aperçu qu'aucun acteur n'y était réellement présent en France, et qu'il était en fort développement. L'expérience associative ayant également été très positive pour moi, cela m'a donné envie de travailler dans une structure jeune, innovante et dynamique. C'est cet esprit que l'on retrouve dans toute start-up.

La Plume D'où est venue l'idée de SPEAR ? Comment s'est constituée l'équipe ?

François Desroziers L'idée de SPEAR est venue autour d'un constat simple : aujourd'hui, lorsque l'on met son argent en banque, on sait que l'on pourra le retirer quand on en aura besoin, que l'on touchera un taux d'intérêt, mais on n'a aucune idée de ce que la banque fait de ces fonds. **Nous avons voulu permettre à des épargnants de choisir la destination exacte de**

Peer-to-peer lending

Le peer-to-peer lending (en français prêt entre particuliers) est une activité financière qui consiste en des prêts d'argent entre particuliers. Ce système proche de celui des banques mutualistes ou du microcrédit développé par Muhammad Yunus, prix Nobel de la paix, a pour but de permettre à toute personne désireuse de prêter ou d'emprunter de le faire directement entre particuliers et par là même occasion de s'affranchir des intermédiaires bancaires.



Ci-contre Le fonctionnement de Spear

leur argent, sans pour autant supporter le risque des projets soutenus. Toutes ces possibilités sont offertes sur notre site internet www.SPEAR.fr, où vous pouvez épargner pour un projet répondant à une problématique sociale, culturelle ou environnementale en toute transparence ! J'ai monté cette entreprise avec des amis d'enfance, qui viennent d'autres écoles (HEC, Centrale), et cette complémentarité est un réel atout.

La Plume Pourquoi avoir choisi l'incubateur de Dauphine ?
François Desroziers Pur produit de Dauphine, j'ai naturellement cherché à savoir si un incubateur existait en son sein. J'ai eu beaucoup de chance car celui-ci s'est créé au moment même où nous cherchions ce type de dispositif. Dauphine a eu raison de se doter d'un incubateur pour soutenir l'initiative de créateurs d'entreprise. En plus de locaux à disposition, nous avons un tuteur qui nous aide à avancer, et accès au réseau d'anciens Dauphinois qui peuvent également nous apporter leur contribution. Nous sommes vraiment ravis de notre passage à l'incubateur de Dauphine, et j'invite tous les étudiants à y candidater s'ils veulent créer leur entreprise !

La Plume L'équipe de SPEAR a-t-elle rencontré des difficultés auxquelles elle ne s'attendait pas ?
François Desroziers En créant son entreprise, on rencontre toujours des difficultés. Nous sommes sur un marché très nouveau, donc il faut réellement savoir s'adapter. **Nous avons vu chaque difficulté comme une opportunité et un moyen de progresser.** Je ne sais pas si nous en avons plus rencontré que d'autres entrepreneurs, mais nous avons bien su y faire face à chaque fois. Nous faisons tout pour que cela continue !

La Plume As-tu des conseils à donner aux Dauphinois hésitants à se lancer dans l'entrepreneuriat ?
François Desroziers Lorsque l'on crée son entreprise, il faut savoir se lancer. Ceci étant dit, le principal conseil que je donnerais est celui de franchir le pas. À Dauphine, je ressens un fort esprit entrepreneurial, qui ne demande qu'à grandir. Malgré tout, il ne faut pas s'engager avec seulement une idée en tête, mais une fois que l'on a déjà formalisé son produit ou son service, il faut se confronter à la réalité le plus vite possible. Dauphine a désormais un incubateur qui permet aux étudiants d'avoir une aide et un support pour leur projet, profitez-en !

Savoir s'entourer est également essentiel, et bien choisir ses associés doit être une priorité pour un entrepreneur. Il faut avoir une confiance « totale » en ces personnes, ainsi qu'une liberté de ton, ne pas savoir dire les choses à son associé pouvant devenir très rapidement invivable. Jouer sur la complémentarité, tant au niveau des compétences que des caractères est également une force si vous voulez vous lancer dans l'entrepreneuriat.

Après plus d'un an d'activité, je ne peux qu'inciter les Dauphinois à créer leur entreprise. On y apprend beaucoup sur soi-même et sur les autres, et c'est également très valorisant. N'attendez pas d'avoir de l'expérience pour vous lancer, on ne peut l'obtenir qu'en franchissant le pas !

Guillaume Delamarre (L3 Gestion)
Jean Sesques (L3 Gestion)

N'attendez pas d'avoir de l'expérience pour vous lancer, on ne peut l'obtenir qu'en franchissant le pas !

Le phénomène Spotted Dauphine

Quand une vague d'amour emporte Dauphine ...

Au risque d'être ternie par le climat morose des partiels, l'actualité dauphinoise fut fortement marquée ces dernières semaines par l'apparition de la page Facebook Spotted : Université Paris-Dauphine. Force est de constater qu'en quelques jours elle a suscité l'intérêt et le déchainement des passions. Focus sur le phénomène.

Spotted, de l'anglais « repéré », n'est pas une création dauphinoise. Le concept de ces pages Facebook associées aux métros, aux universités ou aux bibliothèques de Paris et d'ailleurs, est de déclarer sa flamme anonymement à une personne rencontrée furtivement, peut être juste aperçue, moyen idéal pour retrouver un coup de foudre sans pour autant prendre trop de risques. **Concrètement, le but est d'user d'insinuations suggestives pour faire comprendre à qui le message s'adresse tout en subtilité.** Etant donné donc l'ampleur de l'affaire, Dauphine telle qu'on la connaît ne pouvait bien évidemment pas passer à côté de cela. Tous les recoins de notre université semblent propices à l'idylle, et tous les moyens sont bons pour le crier : que la rime soit plate ou croisée pourvu qu'elle envoûte.

Une enquête récente a montré que les français ont fortement tendance à trouver l'amour à l'université. En effet, la période des études reste idéale pour faire connaissance avec des personnes qui nous ressemblent et avec qui nous partageons des centres d'intérêt — se retrouver à Dauphine n'est pas anodin, quelque chose unit forcément les Dauphinois.

Quand on passe la porte de l'université, on a comme une sensation de renouveau. Ce passage, cette transition est synonyme de changement : nouveaux apprentissages, nouveaux amis et surtout nouvelle tournure de vie avec un vrai destin qui se profile, en soit un vrai pas dans la vie d'adulte. L'objectif de ces années universitaires paraît évident : donner de l'intensité à chaque instant, alimenter sa vie sociale et se construire de la meilleure manière possible, faire vivre ses rêves et se réaliser. Apprendre à grandir c'est aussi apprendre à vivre en société et pourquoi pas commencer cet apprentissage dans la société dauphinoise qui compte déjà son lot de ragots, de batailles et d'histoires d'amour, parce que oui, l'amour est un phénomène sociétal. Alors voilà, si jusque-là les espoirs de retrouver celui ou celle qui nous avait tant charmé à la dernière soirée, au dernier TD, lors d'un passage à la BU ou au détour d'un couloir étaient minces, grâce à Spotted Dauphine, Cupidon reprend du service !

Plus question de rester sur sa faim, l'heure est aux retrouvailles ! Vivre seul, c'est bien, mais vivre à deux, c'est mieux. Et si, en 2013, nous décidions de vivre mieux, en oubliant les problèmes de crise financière, de chômages ou autres au profit de romances ? Si seulement en 2013, nous décidions enfin de ne plus avoir peur de parfois vivre dans l'insouciance, de croire autant au prince charmant qu'à l'optimum de Pareto, de penser un peu que le monde a encore de belles années devant lui et que rien n'est perdu d'avance ? Si cette page Facebook fait autant de bruit, si les Dauphinois prennent le temps d'y écrire c'est sûrement une manière de montrer qu'ils en ont marre de vivre dans le stress, que l'heure est à l'évasion et non pas à la frustration. Si cette page Facebook est un succès, c'est aussi peut être parce que les Dauphinois ont décidé de refaire confiance à l'avenir, de se lancer, de se montrer inventif, d'affirmer leur existence, de marquer leur passage d'une manière ou d'une autre. La planète entière a voulu nous faire croire que nous étions la génération déprime, et si au contraire nous étions la génération rêve ? Et pourquoi ne pas tenter, pourquoi partir défaitiste alors que dans la vie, quand on veut vraiment, rien n'est impossible ? L'essentiel est d'y croire, d'y mettre les formes, de prendre son temps. L'actualité de Dauphine en ce début d'année est prometteuse pour les mois qui vont suivre, et laisse penser qu'on ira de surprise en surprise, d'étonnement en étonnement. Être passionné vaut parfois plus qu'être raisonné alors soit, pourquoi passer à côté d'un peu de légèreté. Un peu d'amour dans ce monde de brutes ne ferait de mal à personne. Et puis comme le dit Arthur Rimbaud : « l'amour est à réinventer », alors que l'amour vive avec son temps, que l'amour virevolte et qu'il nous transporte dans les dimensions les plus folles.

Le moment est donc venu de vous souhaiter plein d'amour, que 2013 se vive entourée et que cette année soit remplie d'espoir. N'ayez peur de mettre en route vos projets aussi fous soient-ils, à commencer, pourquoi pas, par une petite déclaration sur Spotted Dauphine !

Annaëlle Assaraf (Degead 1)

Agenda Dauphinois

Du 4 février au 18 mars : Concours photo organisé par le Club Photo sur le thème des « Aventures urbaines »

Jeudi 28 février : « Dauphine a un incroyable talent » organisé par Channel 9 à Dauphine

Samedi 2 mars : Festival Daufunk organisé par L'Oreille à Dauphine

Mercredi 6 mars : Projection d'*Orange Mécanique* en Amphi 1 à 17h15 par l'ACD

Du vendredi 8 mars au samedi 16 mars : SCUD à La Plagne

Du 2 au 5 avril : Dauphine Art Week

Du 8 au 12 avril : Festival de Cinéma de Dauphine

Vendredi 12 avril : Course contre le cancer organisée par cHeer uP !

Concours Photo Dauphine 2013

Photographe amateur ou expérimenté, tu te sens capable de vendre du rêve avec tes photos ? Les membres du Club Photo t'en donnent maintenant l'occasion ! Le Concours Photo Dauphine édition 2013 est ouvert.
Cette année, le thème du concours est

AVENTURES URBAINES

1er prix : une GoPro !
2ème prix : un appareil Fujifilm Instax Mini 7
3ème et 4ème prix : un appareil Lomography
5ème au 10ème prix : de super fanzines photos
Les photos des gagnants seront exposées à Dauphine et publiées dans La Plume !

Envoie maximum 2 photos à l'adresse suivante :

concoursphotodauphine@gmail.com

N'oublie pas de préciser tes nom, prénom, filière, téléphone, mail et le titre de la photo. Tu as jusqu'au 18 mars 2013 pour participer.
Bonne chance à tous et que le meilleur gagne !

Mais qui est « Daudu » ?

Officiellement, **l'association Dauphine Durable a pour but de promouvoir le développement durable au sein de l'Université Paris Dauphine, dans ses aspects économiques, sociaux et environnementaux.** Mais la vraie mission de l'association, c'est avant tout de casser tous les clichés associés au développement durable, le tout en sensibilisant les étudiants dauphinois.

« Daudu » a été fondée en 2006. Si pour certains, c'est la nouvelle qui vient d'emménager dans le couloir des associations, pour d'autres, ce sont les éco-cups, les paniers bio, les petits-déjeuners équitables. Mais derrière le tout nouveau logo de Dauphine Durable se cache bien plus encore.

Dauphine Durable veut montrer que le développement durable peut toucher tout un chacun et tous les domaines, sans forcément être synonyme de restrictions, de retour au Moyen-Age ou de décroissance. Marianne, étudiante en DEGEAD 2, a rencontré les membres de l'association cette année : « C'est vrai qu'en entendant le nom 'Dauphine Durable', on s'attend à voir des gens habillés en coton bio et fustigeant toute personne qui laisse couler l'eau de son robinet en se lavant les dents. Mais une fois qu'on les a rencontrés, c'est une équipe vraiment super agréable et pas du tout coincée dans un délire perdu. Ils sont investis, à un niveau accessible à tous. »

Certaines associations viennent volontairement chercher de l'aide pour améliorer leur impact, comme l'Oreille, qui emprunte régulièrement les éco-cups de « Daudu ». Dauphine Durable a aussi établi des partenariats avec la Spi Dauphine, Le Club Photo, La Plume ou encore Cheer Up. Cette année, « Daudu » compte faire beaucoup de bruit lors de la semaine du développement durable, qui se déroulera la première semaine d'avril.

La transition énergétique : une affaire française ou européeenne ?

Comme la plupart de ses voisins – Allemagne en tête avec son « Energiewende » – la France ouvre le dossier de la « transition énergétique » en ce début d'année 2013. L'objectif est de tracer un chemin vers un modèle de société « sobre en carbone » combinant énergies renouvelables, gains en efficacité énergétique, stockage de l'électricité, réseaux intelligents et transports électriques. Pour juger de l'enjeu, il faut garder à l'esprit que l'ambition collective des Européens est de réduire leurs émissions de CO_2 de 80% d'ici 2050 ! Une transformation profonde de nos systèmes énergétiques, de transport, de nos villes – de nos vies en somme – s'annonce donc en quelques décennies.

Cette transition n'est certes pas la première de l'histoire des sociétés industrielles : le charbon a succédé au bois au moment de la première révolution, rejoint plus tard par le pétrole et le gaz. La logique du changement était que ces nouvelles énergies s'imposaient par leurs avantages en termes de coût et/ou de fonctionnalités (la puissance du charbon pour développer les industries lourdes, la bonne adaptation du pétrole pour le transport automobile). **Mais aujourd'hui, les menaces du changement climatique obligent à réaliser un tour de force en insérant des technologies énergétiques qui sont généralement plus coûteuses et qui n'ont pas que des atouts** : l'électricité photovoltaïque requiert la présence du Soleil, l'électricité éolienne celle du vent (elles sont dites « intermittentes »), alors que celle produite à partir de charbon (du gaz ou du fioul) est disponible sur demande. Autre exemple : les véhicules électriques parcourent en autonomie des distances plus réduites que les véhicules thermiques classiques. Ces filières technologiques ont certes comme avantage d'être sobres en carbone mais le « marché » ne valorise pas spontanément cette caractéristique qui ne contribue donc pas à leur compétitivité (problème classique d'externalités négatives...). Et, pour corser encore un peu le cahier des charges de la transition énergétique, nous découvrons que les quantités encore disponibles d'énergies fossiles (gaz de schiste notamment) sont bien plus considérables que nous le pensions (plusieurs siècles de consommation devant nous), de sorte que ce n'est pas leur épuisement qui dégagera de l'espace pour les filières « bas carbone »... Il est possible qu'il y ait là plus d'inconnues que d'équations...

D'ici l'été 2013, la France devra donc avoir arrêté une stratégie, solution traduite en projet de loi à porter devant le Parlement. Pas simple, d'autant que dans l'imaginaire collectif, l'énergie est un pilier du « modèle » national, aux côtés des systèmes de santé et de retraite. Pourtant, les dissonances se sont accumulées ces dernières années : les variations de prix provoquent incompréhensions et crispations (tentatives de blocage à la pompe par le gouvernement pour l'essence, tarifs du gaz ou de l'électricité régulièrement mis en cause par le Conseil d'Etat), les rive-

rains s'opposent à toute nouvelle infrastructure énergétique proche de leur « jardin » (transport d'électricité, éoliennes, forages d'hydrocarbures, ...), le tout sur fond de précarité énergétique croissante (près de 4 millions de ménages en sont frappés). La liste de malentendus et frustrations énergétiques est longue. Le débat sur la transition s'annonce donc aussi épineux qu'indispensable pour permettre de « régler la focale » et de redéfinir une vision commune sur l'énergie.

Mais comment faire par temps de crise pour avancer dans cette transition, alors que la décennie en cours restera placée sous le sceau de la rigueur budgétaire ? La Commission Européenne a fixé, à gros traits, des ordres de grandeur financiers : les Européens devront investir près de 300 milliards d'euros par an, jusqu'en 2050, pour émettre 80% de CO_2 en moins à cet horizon.

Sans craindre le paradoxe, il n'est pas interdit de penser que la crise pourrait à l'inverse être un atout pour réussir la transition vers des modèles énergétiques « bas carbone » :

▸ Primo, la rareté de l'argent public obligera au discernement dans les priorités et, sans doute, à concentrer l'effort sur l'efficacité énergétique, c'est-à-dire **chercher à fournir un même service (chaleur, lumière, transport) avec moins d'énergie primaire.** Les gisements sont importants, notamment dans le logement. L'Agence Internationale de l'Energie estime que si les Européens s'engagent résolument sur la voie de l'efficacité, ils dépenseront dans vingt ans 400 milliards d'euros de moins pour l'énergie par an, comparativement à 2010. Imaginons que la France capte « seulement » 10 à 15% de ces gains...

▸ Deusio, puisque l'argent public se fait rare, nous allons devoir travailler à la **mise en cohérence de notre fiscalité avec les objectifs d'une transition « bas carbone ».** L'exemple des pays du Nord de l'Europe (Suède en particulier) suggère qu'une fiscalité carbone peut constituer un outil puissant de modification des comportements de consommation et d'investissement et être un moteur de la transition.

▸ Tertio, la crise conduira (espérons le) à **considérer la coopération énergétique entre membres de l'UE sous un jour nouveau.** Depuis le Traité de Rome, schématiquement, l'énergie est une prérogative nationale, sous réserve de respect d'objectifs communs (ex : 20% de l'énergie consommée devra être d'origine renouvelable en 2020). Mais il n'est pas certain que la transition énergétique de l'UE puisse seulement résulter de l'addition de 27 transitions nationales. L'Europe, pourtant en position de pionnier, court le risque d'une fragmentation de ses efforts qui pourrait la priver des bénéfices d'un futur leadership mondial dans les technologies au cœur de la transition, face à la puissance de R&D des Etats-Unis et à la politique industrielle décomplexée de la Chine.

Le poids économique de l'Allemagne et la France et l'expertise industrielle et technologique que concentrent ces deux pays dans le champ énergétique leur confèrent une légitimité pour inventer une Europe de la transition énergétique et réussir, sous de nouvelles formes, le même tour de force que dans l'aérospatial. 50 ans après la signature du Traité de l'Elysée, Allemagne et France ont là un beau sujet pour redonner du piment à leur vie de couple...

Les Européens devront investir près de 300 milliards d'euros par an, jusqu'en 2050, pour émettre 80% de CO_2 en moins à cet horizon.

Patrice Geoffron
Professeur d'Economie
Directeur du LEDa
patrice.geoffron@dauphine.fr

L'Europe de l'énergie, une utopie nécessaire

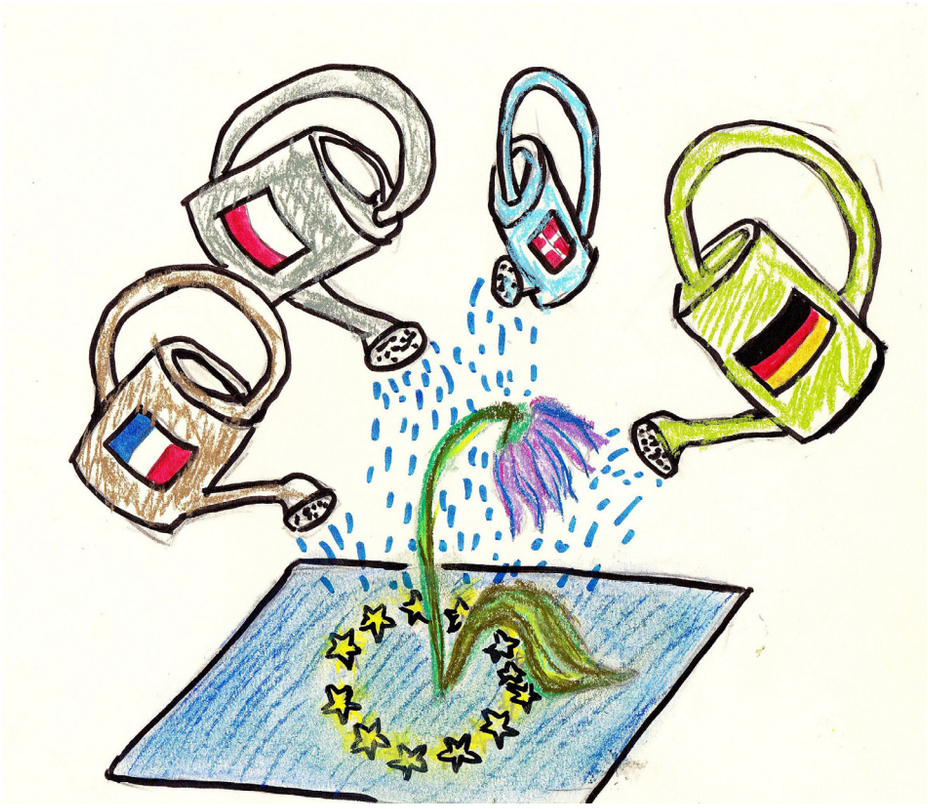
Les questions énergétiques sont au cœur de la construction européenne. Souvenez-vous, le rapprochement franco-allemand s'est soldé par la création de la CECA (Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier) qui permit ainsi la mutualisation des ressources énergétiques pour la reconstruction et la création d'un véritable marché unique du charbon et de l'acier. La création de l'EURATOM (Communauté Européenne de l'Energie Atomique) en 1957 avait le même objectif.

Ainsi, l'enjeu central pour l'Union Européenne est connu de tous : mettre en commun les ressources énergétiques pour améliorer la compétitivité des entreprises du secteur et éviter les doublons nationaux. Comment être à la hauteur des défis énergétiques du XXIème siècle connaissant les difficultés déjà existantes : réchauffement climatique, dépendance énergétique vis-à-vis de pays tiers, modèles économiques énergivore ? **Une solution : synergie, harmonisation et convergence !**

Le principal frein à une politique énergétique commune est justement l'existence de la communauté. Par exemple, dans le choix du mix énergétique (différentes sources d'énergie utilisées pour le fonctionnement d'une économie nationale), les pays diffèrent : la France protège jalousement son industrie nucléaire alors que l'Allemagne y a renoncé depuis la catastrophe de Fukushima, la Pologne se repose sur ses larges réserves de charbon qui se révèlent être un atout considérable alors que les prix des autres énergies fossiles s'envolent. **La politique européenne de l'énergie se confronte donc aux intérêts nationaux et aux traditions des politiques indépendantes.**

Les défis d'une Europe de l'énergie sont doubles : la croissance européenne doit reposer davantage sur les énergies renouvelables et l'indépendance énergétique doit être un objectif guidant l'action européenne. Car, comme vous vous en doutez, les débats portant sur la diversification des sources d'énergie et sur l'impact de l'environnement dépassent largement le cadre du développement durable pour empiéter sur les modèles de croissance, le coût de la transition énergétique pour les citoyens, la politique étrangère vis-à-vis de nos fournisseurs étrangers (la

La croissance européenne doit reposer davantage sur les énergies renouvelables et l'indépendance énergétique doit être un objectif guidant l'action européenne.



▲ *Illustration par Aude Massiot*

Russie pour le gaz, les pays du Moyen-Orient pour le pétrole...).

Soyons réalistes : nous n'arriverons pas à faire accepter une politique commune à l'ensemble des membres de l'Union européenne ! Nous n'y arrivons pas dans les autres secteurs, pourquoi celui-ci ferait-il exception ? Pour éviter les désillusions, il faut être pragmatique. L'Europe de l'énergie doit reposer davantage sur une définition cohérente des politiques nationales en accord avec une instance visant à coordonner ces dernières plutôt que sur l'application unilatérale et centralisée par la Commission d'une décision visant à créer un marché unique de l'énergie.

La complexité de la mise en œuvre de telles politiques ne doit pas effrayer ; la réalisation de grands projets d'investissements pour une « croissance verte » est un enjeu de taille pour allier respect de l'environnement, choix nationaux, indépendance énergétique et compétitivité des secteurs de l'énergie.

L'Europe de l'énergie doit reposer davantage sur une définition cohérente des politiques nationales en accord avec une instance visant à coordonner ces dernières

Cependant, trouver un accord européen sur la question écologique semble être un défi insurmontable ; et pour cause, les alliances entre mouvements écologistes se font rares. Le récent anniversaire des 50 ans du Traité de l'Elysée a permis aux « Verts » français de retrouver leurs acolytes allemands du « Die Grünen », mais contrairement aux autres mouvances politiques françaises et allemandes se rejoignant la plupart du temps sur une ligne politique commune, tel le Front de gauche et « Die Linke » (gauche allemande), les écologistes français et allemands s'opposent sur bon nombre de sujets - à l'image du Traité de stabilité européen approuvé par Die Grünen mais rejeté par les Verts. Ces oppositions récurrentes sont le signe de clivages politiques sur une question prioritaire et soi-disant non partisane qu'est l'environnement.

Pourtant, une alliance au niveau européen est incontournable pour une raison simple : la pollution ne connaît pas de frontières. Tout comme le nuage de Tchernobyl ne s'est pas arrêté aux rives du Rhin, les dégâts environnementaux ne touchent pas uniquement le pays qui les cause. Or, un pays ne risque pas d'être enclin à faire des sacrifices par souci écologique si dans le même temps il reçoit chez lui des nuages de charbon provenant de Pologne !

Ce problème « d'externalité négative », pour reprendre un terme d'économiste, fait du problème écologique une question politique « spécifique » ne pouvant être délaissée par un ou deux pays européens. Tout en prenant en compte les écarts de développement existant entre les pays européens, il apparaît essentiel d'ériger une politique de l'énergie européenne fondée sur un développement respectueux de l'environnement.

Il faut néanmoins faire attention à ce que l'on pourrait appeler la doctrine du « vertisme » (extrémisme vert) qui consisterait à ne développer sur le continent

Ces oppositions récurrentes sont le signe de clivages politiques sur une question prioritaire et soi-disant non partisane qu'est l'environnement.

européen que des énergies renouvelables qui sont pour la majorité intermittentes. Il faut s'assurer de la pérennité des énergies fossiles, qui sont permanentes, pour faire face aux pics de demande ; c'est aussi cela le pragmatisme énergétique.

Pierre Rojas (doctorat d'économie)
Pierre Lemerle (L3 LISS)
Estelle de Beaucé (M1 économie)

Quand l'Assemblée reprend du service

« Il y a deux choses dont l'on peut très bien se passer : la présidence de la république et la prostate ». N'en déplaise à Clémenceau, la prostate de la Ve république est vraisemblablement l'Assemblée nationale. Soumis au pouvoir de l'exécutif, les parlementaires ne faisaient guère plus parler d'eux dernièrement, si ce n'est lors du vote de l'augmentation de leurs indemnités parlementaires - en 2002, celles-ci furent augmentées de 70%.

Avec plus de 5360 amendements à discuter durant en théorie quinze jours, le débat à l'Assemblée a soudainement rappelé à l'opinion que ses « représentants » étaient toujours dépositaires du pouvoir législatif. Discours enflammés, pompeux parfois, disputes endiablées, on croirait retrouver partiellement les fantômes de Jaurès ou Barrès s'étripant au cœur de l'Hémicycle. Preuve de cette réussite, l'audience record de la chaine parlementaire (LCP pour les intimes) avec plus de 2,9 millions de téléspectateurs du 29 janvier au 4 février.

Comment expliquer ce succès ? **Revenons ici sur les éléments indispensables à un débat réussi.**

1. De la littérature : envolée lyrique, Mme Taubira au top du top !

« L'acte que nous allons accomplir est Beau comme une rose dont la Tour Eiffel assiégée à l'aube voit s'épanouir enfin les pétales. Il est grand comme un besoin de changer d'air, il est fort comme le cri aigu d'un accent dans la nuit longue », déclara-t-elle le 29 janvier pendant une séance, en se référençant à un texte du poète guyanais Léon Gontran DAMAS. En terminant son discours introductif par cette référence, la grande figure de ce débat donne une dimension mythique à la séance tout en permettant de (re) découvrir un poète méconnu du grand public.

Audience record de la chaine parlementaire avec plus de 2,9 millions de téléspectateurs du 29 janvier au 4 février.

▲ *Christiane Taubira à l'Assemblée, le 30 janvier / photo AFP - Jacques Demarthon*

2. Du sang et des larmes

Pour avertir ses chers collègues du danger du mariage pour tous, l'UMP Eli Aboud déclare : un « pédopsychiatre reconnu (...) alerte toute la société (à propos du mariage pour tous) et ce n'est pas du triangle rose qu'il parle mais d'un triangle noir ». La référence aux camps de concentration a de quoi faire bondir, les triangles roses désignant les homosexuels et les triangles noirs les sujets « socialement inadaptés ». Les députés manquent de s'étriper dans l'Assemblée, pour reprendre Claude Bartolone : « là vraiment, ça aurait pu partir en vrille ». (Ça sent le gaz dans l'Hémicycle).

3. Des bonnes blagues et des chaos

« Oui je suis misogyne mais tous les hommes le sont, sauf les tapettes. Pour moi une femme qui se bat au judo ou dans une autre discipline, ce n'est pas valorisant » 110 % : 18 clés pour devenir un champion de la vie, par David Douillet.

Même si la référence commence à dater - le livre est paru en 2000 - elle reste d'actualité pour ceux qui désirent devenir des futurs « champions de la vie ». Mme Taubira en la rappelant réalise un magnifique ippon sur M. Douillet qui doit commencer à regretter l'élargissement du droit de vote aux femmes.

4. Des insultes et des accusations

Le député EELV des Français de l'étranger, Sergio Coronado, s'est fait remarquer par plusieurs de ses interventions lors des débats parmi ses confrères et consœurs, dont une fut qualifiée « d'hystérique » par le chef de ligne de l'UMP, Christian Jacob. Ce n'était pas une pique lancée au hasard lorsque l'on sait que M. Coronado est l'un des seuls députés à avoir dévoilé son homosexualité. Ces invectives se sont terminées par une envolée du député vert dans laquelle il lança à son opposant : « Vous auriez pu être plus franc et faire comme dans les cours d'école, me traiter de pédé ». Applaudissements du côté gauche de l'Hémicycle « Et j'ai l'impression que vos nerfs commencent à lâcher » résumera très bien l'exposé que nous venons de faire.

Pierre Lemerle & Aude Massiot
(L3 LISS)

Art = vie = art, de la transgression des genres à l'abolition des frontières

« En Art point de frontières » disait déjà le roi des poètes, Victor Hugo parmi les hommes… A l'heure où il n'est plus une nouveauté que l'art a aboli la frontière avec la vie, on pourrait se demander s'il n'est pas temps aujourd'hui d'abolir les frontières entre les genres et les pratiques créatives…

Duchamp a posé *Fontaine* comme acte de naissance de l'Art dans la vie et de la vie comme Art. Dans cette continuité, la littérature ne s'est pas gardée de créer de vrais objets textuels ; avec Ponge, elle ose prendre le parti pris des choses… Une fois l'art reconnecté à la vie il a ressenti comme un profond besoin d'intellectualisation pour garantir sa survie comme pratique supérieure, conceptuelle, immatérielle, kafkaïenne, démagogique et postmoderne. Autant d'adjectifs pour finalement souligner que l'art contemporain a eu peur de sa propre actualité, de perdre les repères de ses frontières.

Pour autant émerge aujourd'hui un Art actuel, contemporain au sens où il est ancré dans notre réalité, dans notre actualité, qu'il assume ses influences populaires, son retour à l'instinct créateur et sa profonde connexion avec l'expérience de la vie. Hommage à Duchamp ou simple besoin de réincarner nos actes de création, toujours est-il que l'art sous toutes ses formes devient le moyen de questionner les frontières entre les genres et les pratiques. N'était-ce pas ce cher Rimbaud qui nous invitait déjà dans *Une saison en enfer* à penser la création « littéralement et dans tous les sens » ? L'acte de dépassement des frontières est posé, **l'Art veut se réincarner dans la pratique de ses artistes**, veut se « réencastrer » comme dirait le sociologue Polanyi dans un monde social sur lequel il pense avoir une influence. La tour d'ivoire et les poètes maudits nous ont quittés, fée verte charmeuse et Cythère brumeuse ne sont plus d'actualité…

L'art contemporain a eu peur de sa propre actualité, de perdre les repères de ses frontières.

Mais point de nostalgie car, aujourd'hui, l'art est porté sur la vie, et il agît ! Loin de juger, l'art est un regard porté sur le monde pour mieux en révéler la complexité. La profondeur de la réflexion des artistes ne peut plus être dénoncée comme surplombante. Ils sont des sensibilités au monde, l'expression brute de ce que signifie « vivre » dans ce monde abrupte. Dès lors les moyens de création s'entrecroisent, s'entremêlent et s'accélèrent au rythme du monde dans lesquels ils prennent forme. C'est avec l'idée qu'il faut à tout prix aujourd'hui porter un regard sur ces nouvelles pratiques, et reconsidérer nos définitions de l'Art et de la création que nous donnons un aperçu de cette nouveauté créative décloisonnée… Vidéo clip et art graphique, pop culture et BD reportage, abattons les cloisons et offrons à l'art une forme de libertinage…

Loin de moi l'idée de pervertir la question en poussant plus loin la réflexion et de demander, mais pourquoi donc, les frontières entre les genres (sexués) sont-ils encore si fort dans la création ?? J'entends d'ici Simone de Beauvoir me dire que c'est une autre histoire…

Céline Poizat (M1 Economie)

Broken Fingaz : l'interview

« I do what is cool for me, that's it. I am a member of the Broken Fingaz Crew, an Israeli group of artist, doing some kind of "graphity", paintings, design. We also organize parties to get some funds to pay for our trips.... For three years we all travelled together, sometimes we were invited to act in urban environments, in City life ! Art is something natural for me; it enables me to express myself. My parents are artists; my community life was artistic, it was always clear to me to be part of that artistic world.

Art is something natural for me; it enables me to express myself.

I would not say that I have a style; you know I just want to have and do something fun so style changes all the time. What is important is to act, quickly and truly. Recently, the group got separated. I now want to try alone... and we live in a small world thanks to internet ! My inspiration ? Comic books, horror movies, psychedelic trips, drugs, the everyday life... I always need to get and understand the energy of the place I am in, I take a lot of pictures, I am directly in contact with city life, with its energy. It is like a meeting with the place where nothing is prepared ! I have no strict things to say in fact I don't "say" something... I am acting and then it is not me anymore.

These days I like to work with walls, to use black and white and let a free expression decided of the work... I also do some "collages", little pieces for a London Exhibition. Then perhaps I will come back to Paris to visit some galleries... Because of course I want to sell and I have no problem with commercial projects because that is the world we live in ! If it is cool why not ? I just want to be free, and to be part of the world : on walls or on teeshirts !

You know my project is similar to a huge "Babylon", it is always in cities, everywhere and every time. It is a huge feeling of life, a constant experiment inspired often by nature, breath, draw, feeling of different energies... I am not scared of technology because I know the roots, the "draw basis" of my life... Everything I do is purely instinctive, totally embodied. Putting yourself under categories blocks you. I can't define myself because I try not to. I am an artist. I do. And I would like people to feel and experiment my work in confrontation with "life in process". You know on the street you feel much more. There is no stop and no necessity to understand, your eyes are constantly enjoying. It's the same with my visual art, the message is coming through the process. If you talk too much that blocks the natural things you have inside to live art. Art is not complicated. Basically I don't want my life to be complicated so I will just continue to travel and to do...»

I always need to get and understand the energy of the place I am in, I take a lot of pictures, I am directly in contact with city life, with its energy.

Propos recueillis par Céline Poizat (M1 Economie)

Veni Vidi Vidéo-clip

Cela n'échappera à personne : le clip est une forme cinématographique brève et de ce fait, pendant quelques minutes, il peut y avoir une succession d'intensités, de formes qui ne serait pas supportable sur 1h30 de film. Là où un film accompagne le spectateur par le montage, le clip a au contraire l'ambition de le désorienter, de lui faire expérimenter des choses nouvelles, tant sensationnelles qu'intellectuelles.

Le vidéo-clip se définit par un renversement de la hiérarchie du cinéma classique : c'est la musique comme source du mouvement des images. En ce sens le premier clip de l'histoire, celui de *Bohemian Rhapsody*, date de 1976. Cette relation audiovisuelle pose aussi la question de l'identité du créateur. Les images sont créées en fonction de la mélodie, des paroles, du rythme. Le créateur premier est-il alors l'interprète ou le réalisateur ?

Bien sûr le clip a aussi cela de particulier qu'il est un objet artistique non identifié car justement pas nécessairement artistique. Le vidéo-clip est-il un art ? Un secteur d'images contemporain ? Un objet simplement commercial ? Bien sûr c'est un peu de tout ça, et **si près de 90% des clips n'appartiennent qu'à la dernière catégorie, les 10% restants nous aident, en tant qu'art postmoderne, à comprendre le monde d'images dans lequel nous vivons.** Ce manque d'identité certaine du clip, divisé entre culture et publicité, instaure un rapport différent aux images, un rapport différent à l'art, en imposant au spectateur un nouveau regard sur l'œuvre qu'il ne regardait, ou ne considérait pas auparavant. **Il n'apporte pas de réponses mais interroge et c'est bien là aussi qu'il se trouve être art.**

Si près de 90% des clips n'appartiennent qu'à la dernière catégorie, les 10% restants nous aident, en tant qu'art postmoderne, à comprendre le monde d'images dans lequel nous vivons.

Julien Laurian (L3 Gestion)

Street art au Musée de la poste

Critiques de la société, détournement de situation, dénonciation, ironie : voilà le leitmotiv du Street art. Né dans les années 70 aux Etats Unis, celui qu'on appelle aussi « Art urbain » s'est fortement développé ces dernières années, en particulier pendant la crise. Mais un paradoxe persiste : alors que les pouvoirs publics continuent à voir d'un mauvais œil cet acte de vandalisme, de plus en plus de galeries et musées exposent ces « artistes d'un autre genre »...

Claire de Kermenguy (M1 Marketing)
La suite sur notre site, laplumedauphine.fr

Le crayon à l'épaule

A l'heure où l'on dénonce dans les médias la surexposition aux images, le reportage s'est tourné vers un nouveau format qui se caractérise par sa pérennité artistique grandissante : la bande-dessinée.

Ce qu'on appelle le BD reportage est à différencier du dessin de caricature qui est très populaire dans la presse à caractère politique. Au contraire, c'est une nouvelle approche du grand reportage, qui au lieu de se faire par un récit écrit, est transmis par un récit animé. Cette nouvelle tendance s'inscrit dans l'émergence de nouveaux supports d'information, notamment sur le net, avec une multiplicité de plateformes où chacun peut déposer ses photos, vidéos et autres montages.

La différence de la bande dessinée avec le reportage photographique, est la dimension symbolique que le journaliste accorde au dessin. Il ne s'agit pas de restituer la réalité, mais plutôt de transmettre une dynamique, une vie, par la marge d'imaginaire laissée par le dessin.

C'est l'acte de montrer plutôt que de dire ; donc de participer à la création de l'histoire, laisser le lecteur faire avancer le récit dans l'espace, le hiatus entre les images ; enfin, c'est assumer l'intimité entre l'auteur, le sujet et le lecteur dans l'acte d'interprétation du récit.

Aussi là où le BD reportage ne ressemble à aucun autre médium, c'est dans le rôle qu'y joue le reporter en tant que créatif. Il est présent en permanence, pas simplement comme une voix ou une tête parlante (Hello, Michael Moore), mais comme un point de vue moral et un acteur participant aux événements décrits. Et nous voyons alors l'évidence que tend à souligner la BD : le journaliste n'est pas

Il ne s'agit pas de restituer la réalité, mais plutôt de transmettre une dynamique, une vie, par la marge d'imaginaire laissée par le dessin.

un tuyau neutre transmettant de l'information, mais une personne, une sensibilité dans le monde, comme nous, faillible et vulnérable aux préjugés, à l'ignorance et à l'erreur. Il devient un auteur, un artiste, une focale, balançant entre culture et médias.

Le lecteur y a aussi une plus grande marge d'implication et d'interprétation. Il est poussé à remettre en question la valeur absolue que l'on a tendance à accorder à l'information journalistique. Il lui faut mettre en perspective le récit relaté par le dessinateur-reporter, qui s'implique directement et s'expose personnellement au lecteur. Pour Jean-Luc Fromental, scénariste multimédia et directeur de Denoël Graphic, bras dessiné de Gallimard, il y a là de quoi se réjouir : « Non seulement le BD reportage élargit à la fois le territoire et le public de la bande dessinée, mais il répond à la saturation des images en général et à la plate hégémonie de l'image télé en particulier... par l'image et par le style. »

Ces auteurs sont pour la plupart, de grands reporters qui ont troqué leur appareil photo, leur caméra, ou leur clavier contre un carnet de dessin. A la rentrée 2012, la revue XXI qui connaît un grand succès en ce moment, a publié un recueil de vingt reportages dessinés, qu'ils avaient publiés séparément dans des numéros antérieurs. C'est dans un voyage au bout du monde, au cœur de notre société, que nous transportent ces récits très variés. La vie transparaît du dessin, des dialogues. Cependant l'enjeu journalistique ne domine pas l'approche artistique. Il y a un énorme travail fait sur le graphisme, sur la variation entre différents supports, l'incorporation de la photographie dans la bande dessinée. Bien que la plupart ne soit pas dessinateurs à l'origine, n'importe qui ne devient pas auteur de BD reportage. Car pour cela il faut avant tout un bon coup de crayon...

Aude Massiot
(L3 LISS)

Le journaliste n'est pas un tuyau neutre transmettant de l'information, mais une personne, une sensibilité dans le monde, comme nous, faillible et vulnérable aux préjugés, à l'ignorance et à l'erreur.

[Le lecteur] est poussé à remettre en question la valeur absolue que l'on a tendance à accorder à l'information journalistique.

HEY! modern art & pop culture

Pour la seconde fois, le musée de la Halle Saint Pierre et la revue HEY! s'associent pour présenter l'exposition *HEY! modern art & pop culture*. Anne & Julien, créateurs de la revue HEY! proposent **une nouvelle rencontre entre les courants de la pop culture, les formes populaires de l'art moderne et contemporain, l'art outsider et l'art singulier.** Cette fois encore avec des artistes rares qui ont fait germer leurs talents inestimables dans les marges. Notre société est une « culture-monde » à laquelle l'art pictural n'échappe pas. Dans l'esprit de la revue HEY!, **l'exposition se veut la caisse de résonance** de cet art urbain, pop et outsider dont **Heather Nevay, Kate Clark, Mu Pan, Amanda Smith, Handiedan ou encore Beb-deum (...) incarnent la nouvelle génération. La soixantaine d'artistes présentés dans l'exposition ont en commun de contester les frontières hiérarchiques qui séparent le grand Art de la culture populaire.**

Retrouvez bientôt notre critique laplumedauphine.fr

Art & Expo

▸ Rétrospective photos : « Joël Meyerowitz », photographe qui révolutionne son Art par l'usage de la couleur. A la Maison Européenne de la Photographie jusqu'au 7 avril.

▸ « Hey ! Modern Art et Pop Culture – Part II » A la Halle Saint Pierre. Du 25/01 au 28/08.

▸ Street Art Au musée de la Poste jusqu'au 30/03

Musique

▸ « Quand la musique s'électrocute », musique à l'écran et en live – Musée du Louvre. Rer Mars 20h30. 5 euros en -26ans. *www.louvre.fr*

▸ Expo « French Touch- graphisme-vidéo-électro » Au Musée des Arts Déco jusqu'au 30 mars.

▸ « Fireworks festival », festival de pop indépendante, jusqu'au 24 février dans divers lieux *www.frwrks.fr* .

Cinéma & Théâtre

▸ « Spring Breakers » de Harmony Korine sur les dérives d'une jeunesse américaine synthétique et survitaminée. Sortie de 6 mars.

▸ Voyage au bout de la nuit. De Louis Ferdinand Céline mis en scène au Théâtre de l'œuvre jusqu'au 23 mars 2013. 10 euros étudiants.

illustration d'Aude Massiot (L3 LISS)

Antiracisme

L'indifférence est la meilleure des armes

Le racisme, c'est une sorte de potpourri. Ce mot utilisé à tort et à travers mélange de nos jours racisme, discrimination religieuse (les religions n'étant pas des « races ») et xénophobie. Cette dénomination a l'avantage de pouvoir unifier la législation répressive et de limiter le nombre d'organisations militantes. Si la forme est en général révélatrice du fond, ce n'est pas tant cette erreur de vocabulaire qui maintient le communautarisme à flot que la mauvaise gestion de ce problème sociétal, et les errances médiatiques nimbées de déclarations maladroites.

La logique voudrait qu'on limite au maximum la segmentation en communautés, puisque la tolérance de l'autre quelles que soient ses croyances, sa culture et son origine, est l'un des objectifs civiques de notre société. Et quelle est la réalité ? Le CRIF déclarait à la fin de l'été que « l'Islam radical est un nazisme » et l'affaire Merah n'a pas tant été traitée comme un crime barbare que comme un crime antisémite, jetant de l'huile sur le feu dans une époque de tensions islamo-juives. En conséquence directe de ce matraquage médiatique, paniquant face à cette résurgence antisémite, de nombreux témoignages venant de quartiers défavorisés placèrent Merah en héros : **les médias, à vouloir pointer du doigt, ont semé la tempête quand l'indifférence aurait empêché ces dérives.** On constate même une augmentation de 46% des agressions antisémites dans la période post-Merah par rapport à l'année précédente. Comment faire pire ? Politiser les associations anti-racistes (le fameux « dîner du CRIF » ou Harlem Désir président de SOS Racisme devenant premier secrétaire du PS) et le com-

Les médias, à vouloir pointer du doigt, ont semé la tempête quand l'indifférence aurait empêché ces dérives

bat contre la discrimination devient alors une simple histoire de communication et de politique.

La perversion est sur la place publique. La déclaration du CRIF est simplement scandaleuse. Et stupide. Qu'est-ce qu'un « nazisme » ? Y a-t-il eu des idéologies ou des systèmes comparables en termes de discriminations ? **L'utilisation de ces vieux symboles traumatisants est abjecte ; pour lutter contre les fractures sociales et culturelles, commençons par vivre dans le futur et non dans le passé.** Et que dire du fameux « racket de pain au chocolat pour cause de ramadan » de l'incroyable Copé ? Je ne m'étendrai pas sur cette déclaration, largement décriée dans les médias, dont la stigmatisation est l'essence même. Il y a enfin la très maladroite une de Charlie Hebdo, qui en pleine manifestation violente suite à un film anti-islam n'a rien trouvé de mieux à faire que de provoquer les mondes juif et arabe en représentant un imam poussant un rabbin, affublés du titre « Intouchables ». Le problème n'est pas le dessin lui-même, qui n'est à mon sens pas choquant et même plutôt pertinent : il y a en effet une pression de la bien-pensance qui empêche désormais chacun de dire son opinion, sous peine d'être traité de raciste (Besancenot en a fait les frais en direct à la télévision en ayant eu le malheur d'avoir participé à une manifestation pro-palestinienne qui avait dégénérée). Mais ne stigmatisons pas les groupes dans les phases de tension ! Cela n'est qu'uniquement commercial et ne peut rien apporter au débat. **Il semblerait qu'irriter le communautarisme soit lucratif...** Avec l'entrée en guerre de la France contre les extrémistes au Mali, attendons-nous à tout.

Il est désormais nécessaire de rappeler une chose : **la liberté doit surpasser la répression.** Il ne faut en aucun cas que la liberté d'expression soit bafouée sous couvert de discrimination quand elle n'y a pas lieu d'être. Pour la simple et bonne raison qu'interdire c'est inciter. L'incitation à la haine, au massacre, à la violence ; l'agression physique et verbale : voilà des choses condamnables. Mais est-il interdit de clamer en publique ou devant les médias notre inimité pour une personne ? Ou sa faiblesse ? Ou son manque d'éthique ? Tant que le respect est de mise, personne ne s'offusque de la critique personnelle. Mais dès lors que la critique s'adresse à des représentants d'une communauté ethnique ou religieuse, tout le monde hurle au délit. Le cadre juridique semble ici contraindre la liberté. La liberté d'expression, c'est de pouvoir dire son avis quel qu'il soit, tant qu'il respecte la personne concernée. **Pourquoi est-il donc tout à fait accepté de s'acharner sur un homme mais pas sur des membres d'une communauté ?** Le cas de Dieudonné M'bala M'bala est à cet égard tout à fait édifiant. Il n'est pas ici question de son humour, que l'on peut trouver hilarant ou pitoyable, et c'est la liberté de chacun. Mais il est surprenant que cet homme, qui n'a fait que des sketchs (critiquant toutes les communautés) et des coups de communication, ayant un vrai public et de ce fait une certaine légitimité à avoir la parole, ait pris tant de coups sans que personne ne s'en offusque. Insultes (racistes notamment), agressions physiques, menaces en direct, marginalisation, interdictions massives et privations de tribunes ; cet homme gène car il est non-violent et qu'il serait illégitime de l'enfermer. Son discours défenseur des libertés et agresseur des communautés est réprimé car il est trop franc, pas assez bien-pensant. Ses dires sont déformés, sortis de leur contexte ; ses coups marketings, pas toujours fins, décris comme des actes idéologiques... Or durant toute la durée de l'affaire, les attaques en justice contre lui ont fait la une des journaux. Il est presque comique de constater que Dieudonné a été relaxé à chaque fois, et que cela n'a jamais été réellement médiatisé. Oui, aujourd'hui, concernant le racisme, tout est mélangé, et on entend des journalistes, durant les débats présidentiels, demander leurs avis aux candidats en terme de goût pour un comique...

Il est sûrement temps pour notre société de prendre le problème à l'endroit : tout comme on n'empêche pas son enfant de fumer en lui disant que « fumer c'est mal », on ne combat pas le racisme en le marginalisant. Cela donne d'autant plus de légitimité aux racistes, en situation victimaire. Le mécanisme est exactement le même que celui qui génère la poussée du FN : si le parti frontiste fait des scores si énormes, c'est parce que tout le monde le pointe du doigt. **Pour des gens en perdition politique, le statut de mouton noir est forcément attirant ;** et empêcher le FN de s'exprimer — des étudiants ont bloqué les organisateurs d'un débat avec Marine le Pen à Dauphine — c'est bel et bien faire son jeu basé sur l'auto-stigmatisation. Ne basculons pas dans le jugement systématique et abusif des pensées. Nous devons punir l'intention de faire du mal avant tout, ses motivations ensuite. Car encore une fois, pointer du doigt c'est légitimer. Quant à la pensée raciste, pourquoi essayer de la condamner ? Devra-t-on attendre le quatrième millénaire pour comprendre qu'il y aura toujours un raciste, un machiste, un antisémite ? Va-t-on faire des contrôles d'opinions ? Une fois pour toute, tout doit pouvoir être dit tant que l'on respecte son interlocuteur : il faut punir les actes et les incitations, pas les avis ou les simples déclarations. Rappelons que l'indifférence est la meilleure des armes pour faire taire quelqu'un, et que ce n'est que le jour où le racisme paraîtra has-been que plus personne n'aura intérêt à l'être ; cela n'arrivera pas tant que les tensions communautaires seront au centre de nos vies, de l'information et de la politique. Passons-nous des déclarations stupides pour tuer dans l'œuf les prochaines, et condamnons les actes racistes pour l'agression qu'ils constituent contre une personne. **En outre, de bons médias seraient des médias se focalisant sur les multiples problèmes concrets qui agitent notre société, sans se focaliser à ce point sur les faits divers et sur les « buzz » et autres lapsus qui masquent la réalité de l'information. Le commerce de la peur est encore une chose lucrative.** Enfin, rappelons que le plus important est le respect du corps, et de la liberté. Pas celui des idées, car rechercher un consensus global des opinions c'est peindre le soleil de pétrole : une chose impossible et appauvrissante.

Lionel Pelisson
(L3 Economie Appliquée)

Passons-nous des déclarations stupides pour tuer dans l'œuf les prochaines, et condamnons les actes racistes pour l'agression qu'ils constituent contre une personne.

Fais-moi mal pour que j'existe

Django, le dernier film de Quentin Tarantino, nous présente une violence à son apogée : du sang qui éclabousse, un homme pendu par les pieds, un marchand de cadavres ; le public sort satisfait, pour ne pas dire jubilant, de la salle. Même scénario, même réaction concernant *Funny Games US*, du célébrissime Haneke, mettant en scène la torture d'une famille exemplaire par deux jeunes adolescents. Dans ce même film, le jeune tortionnaire s'adresse directement à la caméra, et donc aux spectateurs. Ceux-ci sont pris à partie, comme s'ils étaient complices de cette violence, et que la représentation de la torture, le « jeu » auquel se livrent les deux personnages, n'était donnée que pour le plaisir de leurs yeux, pour étancher leur soif de douleur.

On ne peut dès lors pas nier ce phénomène qu'est l'attirance humaine pour la violence et la souffrance, et qui paraît s'opposer à son penchant pour le pacifisme et la vertu.

On pourrait y voir une opposition entre la nature animale de l'homme, son état primaire — dont la violence serait une composante — et son état « social ». Et même si les mœurs humaines se sont adoucies, que cette attirance ne s'exprime plus de façon active, mais de façon passive à travers l'art comme le cinéma et la peinture, elle n'en reste pas moins présente.

Mais d'où vient cette attirance inéluctable pour la douleur ? De nombreux auteurs et philosophes se sont penchés sur ce phénomène tellement il semble se rapprocher d'un plaisir paradoxal d'autodestruction, mais aussi de destruction de l'autre, avec comme unique guide la recherche de la douleur. Et la thèse quasi-unanimement approuvée par nombre d'intellectuels à travers les siècles est simple : **l'homme aime souffrir et faire souffrir, car cela comble le vide effrayant de son existence.**

La douleur envers nous-mêmes et envers les autres nous redonne en quelque sorte la possession de notre corps, nous remet dans notre état d'humain. **Disposer de son propre corps en se sentant exister, et disposer du corps d'autrui, en le faisant souffrir, c'est lutter contre ce vertige qui s'empare de l'homme lorsqu'il se pose la question du pourquoi et du comment de sa propre présence sur terre.**

Dans sa thèse *La douleur et la condition humaine*, le philosophe Jean-Marc Nores déclare « C'est dans la douleur que l'on a le plus conscience du moi, le sentiment d'être vivant, d'exister, comme aussi la certitude d'être présent. ». Dans la même lignée, Jacques Sarano, médecin et philosophe nous dit : « Eliminer la douleur, c'est en un sens éliminer l'humanité de l'homme ». À travers la douleur, l'Homme prend pleinement conscience de son existence : la passivité de sa vie, comme son non-but, se trouvent dès lors atténués dans son esprit.

Une autre réponse est donnée pour répondre au problème de l'attraction vers la douleur, qui constitue en vérité une paraphrase de la première thèse : la douleur vient apporter une réponse à l'ennui de l'Homme. Or qu'est-ce que l'ennui sinon le sentiment de l'inutilité de l'existence, de son manque de sens, de la non-conscience de soi-même ? Baudelaire, en ses justes termes, déclarait **« la cruauté est fille de l'ennui »**. La douleur donnerait donc une certaine « utilité » à la vie, en lui donnant du goût, de la saveur. Une parfaite illustration de cette idée se retrouve dans le célèbre roman de Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*. Ivan Fédorovitch Karamazov, atteint d'une folie à la fin du roman, voit apparaître le diable devant lui, symbole de la douleur. Au cours de la discussion, celui-ci déclare à Ivan que les êtres humains, quand il leur fait part du désir de son propre anéantissement, lui répondent « Non, vis, parce que sans toi, il n'y aurait rien ». Approuvant ces paroles, le diable ajoute « ils souffrent, assurément mais... en revanche, ils vivent, ils vivent réellement, pas fantastiquement, car c'est la souffrance qui est la vie. Sans la souffrance, quel plaisir y aurait-il en elle ? [...] ce serait plutôt ennuyeux ». **Sans la douleur la vie n'est qu'ennui, l'être ne se sent pas vivre ; sans la douleur, la vie n'est pas.**

Le plus jeune frère, Aliocha Karamazov, a trouvé une parade pour ne pas sombrer dans cette violence inhérente à la condition de sa famille : la foi religieuse. On retrouve à nouveau l'explication de **la douleur comme réaction face au manque de sens et au vide de l'existence.** La religion remplit en effet un rôle précis : elle procure un sens à la vie de l'homme afin que celui-ci ne se perde pas dans les sentiers des vices humains, dont la douleur, inhérents à la condition de l'incroyant. Car à partir du moment où il n'y a pas de but précis à l'existence, « tout est permis », comme le déclare Fédor Pavlovitch Karamazov, et **la douleur se pose comme réponse ultime pour conjurer le sort de l'ennui et de l'absurdité de soi-même.**

Prenez l'alcool, prenez la drogue. Au-delà de l'effet d'ivresse, de l'effet « planant » qu'ils procurent tous deux, ne pourrait-on pas également y voir **l'acte**

Judith décapitant Holopherne, Le Caravage

d'un humain qui consciemment se fait violence à lui-même, abîme son corps, mais dont le sentiment même d'autodestruction lui procure paradoxalement une sensation d'exister, le sentiment de son éphémérité, ainsi qu'une esquive à son ennui ?

Le même rapprochement pourrait être fait avec le plaisir charnel. La sensualité, car elle fait sentir à l'humain son propre corps, lui donne comme raison d'être l'exaltation des sens, et de celui des autres, à travers le plaisir donné. Dès lors, **la frontière entre plaisir et douleur serait extrêmement mince,** on passerait de l'un à l'autre très facilement, et les deux sensations mèneraient l'Homme au même ressenti : celui de se sentir vivre, et d'oublier un instant l'absurdité et l'incompréhension de son existence, fruits de l'ennui. Socrate affirmait ainsi : « Quelle étrange chose, mes amis, paraît être ce qu'on appelle le plaisir et quel singulier rapport il a naturellement avec ce qui passe pour être son contraire, la douleur. Qu'on poursuive l'un et qu'on l'attrape, on est presque toujours contraint d'attraper l'autre aussi... ». Et on peut pousser la théorie jusqu'à sa limite en évoquant par exemple les pratiques sadomasochistes qui se manifestent souvent pour combler le manque de sensation dans les relations sexuelles : lorsque même la volupté de l'acte ne procure pas assez de sensations, la souffrance reste le dernier recours pour atteindre l'orgasme, sentiment ultime d'exister.

Certains auteurs parlent d'une fin de la négativité de la douleur, à partir du moment où elle peut être considérée comme un élément qui nous pousse à nous appréhender en tant qu'être humain, et à nous révéler notre propre existence : « La douleur n'est pas un mal en soi, puisqu'elle ne fait que traduire une réalité à laquelle aucun être vivant ne peut échapper, à savoir le caractère transitoire de son existence dans notre univers» nous dit Henri K. Kotobi, dans *Qu'est ce que la douleur ?*

Milan Kundera parle alors de la « scandaleuse beauté du mal » : **la douleur et la souffrance rapprocheraient les hommes, les rappelant à leur humanité, tissant des liens entre eux de sorte qu'ils pensent silencieusement, dans un même souffle « Nous souffrons ensemble, nous existons ensemble ! »**

Eugénie Tenezakis (DEGEAD 2)

Le culte du chiffre

« L'homme intelligent est celui qui pose le problème, pas celui qui le résout. » Omar Aktouf a ainsi mis le doigt sur le problème. La religion du chiffre, l'église des mathématiques, ou appelez cela comme vous le voulez, nous enlève la capacité de raisonner pour la remplacer par celle d'appliquer une solution. L'évolution d'un système vient de sa remise en cause permanente, et la Révolution est l'œuvre des Lumières, pas celle des chefs d'industrie. La diffusion d'une véritable idéologie du chiffre a contaminé notre société. Pour qu'un décideur politique ait eu raison, il faut que le PIB ait augmenté, sinon c'est la catastrophe. **Nous fondons notre représentation de la réalité sur des indicateurs mathématiques à la portée très faible**, le PIB ne rendant même pas compte de la répartition de la richesse ou de la consommation de ressources naturelles.

L'évaluation quantitative est devenue le fondement de nos critères d'évaluation, remplaçant ainsi la réflexion. **Le chiffre est un argument-massue, et c'est assénés de chiffres que nous sommes spoliés de nos droits à débattre.** Tout débat est en réalité désamorcé à l'avance par ce que Roland Gori appelle « la démocratie d'expertise ». Son exemple de l'impact factor est édifiant : un des critères essentiels d'évaluation de la recherche scientifique est désormais le taux de citation d'une revue, autrement dit le nombre d'auteurs cités détermine l'indice de « popularité » d'un article dans le milieu scientifique. Dès lors, il y a confusion entre l'opinion et la valeur, et l'opinion n'est plus forgée par la réflexion mais par les comportements passés. C'est un modèle comparable au fonctionnement des agences de notation qui définissent le risque en fonction des évènements passés, alors que nous savons l'avenir incertain et aléatoire en économie car il dépend de chocs exogènes et imprévisibles. **En d'autres termes, nous préférons avoir tort avec précision, que raison avec incertitude.** La « tyrannie du chiffre » prend toute son ampleur dans l'éducation, et la France est championne en la matière. Des premières notes, dès notre plus jeune âge — qui n'ont, dans leur utilisation systématique, que l'intérêt de classer les élèves — jusqu'aux hallucinants nombres de notes semestrielles dans les études supérieurs (36 notes par semestre dans un master de psychologie du travail par exemple), le système éducatif se fait fort de répondre aux inquiétudes par des indicateurs « objectifs » qui poussent l'évaluation quantitative à tuer le débat dans les salles de classe. Le contenu même de l'éducation, comme à Paris-Dauphine, semble parfois n'avoir pour but que d'apprendre aux élèves à ne pas réfléchir mais à résoudre des problèmes. Nous sommes exercés à outrance à maximiser des fonctions, à calculer des valeurs d'équilibre, à trouver le prix de titres, à apprendre par cœur le fonctionnement des institutions... **Mais le progrès viendra de la remise en cause et de la discussion sur le système, pas de sa reproduction à l'identique.** La pensée dominante est inculquée avec fracas, quand sa remise en cause, qui est essentielle à sa bonne évolution, est cantonnée aux notes de bas de page.

Le drame de ce prisme est l'annonciation d'une stagnation malsaine pour l'Homme. Avoir placé le jeu et la culture dans le domaine du divertissement est une catastrophe. Ces domaines nous permettent d'avoir du recul, de collecter

En d'autres termes, nous préférons avoir tort avec précision, que raison avec incertitude.

des arguments pour mettre en relation, critiquer, améliorer et finalement de bâtir notre encéphale en le dotant d'une puissance autre que la froide puissance du calcul. Il n'y aura pas d'évolution politique sans une évolution culturelle. **La poésie, la musique ou la peinture ont été futilisées face à la lourdeur des chiffres dans la réflexion, et la chosification de**

l'homme prend la place de l'imagination. N'oublions pas, et cela est vital, que le progrès ne vient qu'en partie des mathématiques, et les exemples sont légion. La théorie des réseaux, qui permet d'envisager les profils de risques des institutions financières en dépendance avec ceux des autres, prend son inspiration dans l'étude des interactions entre les cellules. Quant à l'informatique, son fonctionnement est calqué sur celui du cerveau humain. L'innovation, en matière d'idées, vient de tous les domaines et nécessite leur pratique. Comme le conseillait Michaux, « ne vous enfermez pas dans un style ». **Ne faire que du chiffre, c'est oublier le reste, et oublier qu'on ne peut appliquer une logique binaire de vrai et de faux à des environnements incertains ou subjectifs.** On prétend mesurer le bonheur... Mais sait-on ce que c'est ? Moi je vous dis que mon bonheur c'est l'équité, pas la maximisation de ma consommation. L'économie n'est-elle pas censée servir l'homme ? On entend des théoriciens placer les imperfections économiques sur le compte de la « rigidité des salaires à la baisse ». En d'autres mots, le problème est que l'humain vit trop bien pour que l'économie, qui est vouée à le faire bien vivre, aille bien... Et ces mêmes théoriciens bâtissent leurs modèles sur des hypothèses foncièrement fausses, telles que l'information parfaite ou la rationalité des individus. La réflexion, voire la philosophie, sont des outils indispensables pour poser les problèmes que les mathématiques résoudront, mais la société grignote notre esprit critique afin d'augmenter son taux de « problem solvers »... Pourtant il semble que le principal fondement de la crise actuelle soit notre incapacité à la prévoir et à restructurer nos institutions plus que notre incapacité à la gérer...

Il est très inquiétant de constater que nous confondons, comme nos ancêtres, croyance et réalité. **La perversion des mathématiques est de nous faire miroiter une « vérité objective » et de nous faire oublier que ce n'est qu'une croyance, simplement plus concrète et matérielle qu'un dieu.** Comme le dit Tomas Sedlacek, les Anciens avaient l'avantage de professer leur foi : « Je crois en Dieu, créateur du ciel et de la Terre ». De nos jours, nous sommes en fait plus aveuglés qu'eux ne l'étaient car nous n'arrivons pas à distinguer croyance et réalité – la réalité étant infiniment plus complexe que ce que peuvent estimer nos modèles. Finalement, nous croyons ne pas croire. Mais faut-il rappeler que l'objectif de toute idéologie est de passer pour naturelle ? Un modèle n'a comme seul objectif de réduire la réalité pour mieux s'y confronter. Mais il n'est pas la réalité. Or l'application à grande échelle de ces modèles essayant de prévoir l'incertain nous montre que nous avons pris nos modèles pour vérité. Et ce sont ces modèles qui déterminent les conditions de vie de l'humanité, en minimisant gravement la complexité des besoins humains. L'important réside dans le contexte, la vérité changeant avec celui-ci. Il nous semble que l'ouverture commerciale et la propriété privée sont essentielles au progrès humain, or dans les baromètres, les Français sont moins heureux que les Cubains... Tout est à recontextualiser selon les spécificités des agents et des situations. Sedlacek prend l'exemple édifiant du compliment : si je dis à une femme une vérité mathématique, qu'elle est parfaite à 94% au visage, à 87% aux hanches et à 100% aux coudes, elle ne le prendra probablement pas comme un compliment. Pourtant c'est mathématiquement vrai et flatteur !

La mathématisation de toute la gestion du monde est un écueil au progrès. Il est vital que nous reconsidérions les autres domaines de la pensée, que l'éducation ne place plus uniquement la réussite mathématique au centre de sa réussite mais qu'elle ait vocation à former des individus capables de raisonner et de remettre en cause tout en sachant résoudre les problèmes. Il est vital que l'économie sorte de sa croyance irrationnelle en la « rationalité mathématique des individus et des modèles » pour pouvoir se remettre en cause et évoluer dans le bon sens, à savoir celui de l'être humain. **Cessons de rémunérer le risque infiniment plus que le travail, de se focaliser sur des résultats chiffrés dépourvus de profondeur et d'essayer de réduire l'incertain plutôt que de l'envisager.** J'espère que vous, étudiants et autres lecteurs, saurez cultiver votre jardin spirituel pour garder le recul nécessaire face au culte du chiffre, sans quoi nous bâtirons un monde froid et bancal qui aura tué la pensée au profit de l'apparence flatteuse et superficielle du résultat.

Lionel Pelisson
(L3 Economie Appliquée)
illustration d'Aude Massiot (L3 LISS)

« L'ivresse venue, nous coucherons sur la montagne nue avec le ciel pour couverture et la terre pour oreiller »

Nous sommes en 10 000 avant Jésus-Christ lorsque quelques hommes, aux aléas des sentiers, décidèrent de consommer quelques fruits fermentés. Par la même, et sur un malentendu, ils découvrirent les joies des breuvages alcoolisés. L'ivresse était née. Ses effets, pendant longtemps inexpliqués, étaient teintés de connotations quasi-mystiques. Ne citons que les Grecs qui organisaient leur « symposiums » — sorte de banquets — pendant lesquels ils se livraient à quelques beuveries animées par des conversations philosophiques, et plus si affinités. **L'ivresse a longtemps été un moyen d'élargir la conscience et de permettre à tout homme de communiquer avec les Dieux**, notamment Dionysos qui nous fit don de deux remèdes pour pallier les regrets et l'ennui : le théâtre et l'ivresse du vin, de l'aventure et de la vie. Stendhal nous rappelle ainsi que la religion, dans l'Antiquité, était une fête : « elle exhortait les hommes au plaisir. Personne ne professait alors que cette vie était une vallée de larmes. » ; tel un rempart au désenchantement.

Mais l'Ivresse n'est pas seulement source de dévergondage et de fuite en avant. Elle constitue également un outil de création. Les artistes, tels que Baudelaire, Utrillo ou Nerval ont contribué à ennoblir l'expérience de l'ivresse en l'associant à leur réflexion esthétique comme en témoigne Rabelais qui déclara : « Attendez un peu que je hume quelques traits de cette bouteille. Ici buvant, je délibère, je discours, je résous et conclus. Après l'épilogue, je ris, j'écris, je compose et je bois ». Nombre d'auteurs ne cachèrent pas leur goût prononcé pour la griserie des breuvages si bien que Margueritte Duras alla même jusqu' à affirmer que l'alcool remplaça en son temps la place de Dieu auprès de l'écrivain.

Mais l'ivresse n'est-elle qu'une source de bienfaits ? C'est contre cette idée partagée pendant des siècles que la modernité s'est imposée. En effet, cette dernière concourut à mettre fin à ce dévergondage que constituaient les préceptes dionysiens. Ainsi, l'ivresse pensée et louée telle une forme de transcendance favorisant la connaissance du monde fut bientôt

Il faut être toujours ivre
Il faut vous enivrer sans trêve
Mais de quoi ?
De vin de poésie ou de vertu
A votre guise
Mais enivrez-vous

Charles Baudelaire

démystifiée et décriée avec l'apparition de la rationalité et du scientisme. **L'ivresse, associée à la précarité et à l'obscurantisme, doit désormais être combattue. Ernest Renan alla même jusqu'à affirmer qu'elle était « la seule forme sous laquelle les hommes sans culture peuvent concevoir l'idéal ».**

Malgré son origine ancestrale et son omniprésence dans nos mœurs, une question demeure : qu'est-ce que l'Ivresse ? **Les nombreux écrits que les Dauphinois ont envoyé à La Plume, qui en profite pour les en remercier, ont montré que nous avons coutume, et peut-être trop, de réduire l'ivresse à l'alcool,** comme si nous ne connaissions que son odeur éthylique, tels de parfaits innocents ignorant les mille et une saveurs qu'elle aurait à nous offrir.

Ce thème recoupait de vastes horizons, dont les lignes et les contours sont propres à chacun. Baudelaire définissait l'ivresse comme une intériorité extériorisée dont les outils de retournement seraient multiples. L'ivresse pourrait être physique avec la recherche de sensations fortes créatrices d'adrénaline ; mystique comme en attestent des danses telle la tarentelle qui dérive des rites dionysiaques mais aussi esthétique à travers la contemplation et la poésie ou encore passionnelle avec l'amour et son enivrement endorphiniens.

Quoi qu'il en soit, quand bien même les formes d'ivresse seraient multiples, elles nous indiquent toutes une observation non équivoque : **les mœurs, aussi écliptiques soient-elles selon les âges, témoignent que nous vivons dans une culture de l'ivresse.** En revanche, la rationalisation et la marchandisation semblent avoir modifié les moyens de s'étourdir. Les ivresses mystiques et spirituelles ont laissé place à une ivresse consumériste. Les jeunes se rendant à l'épicerie, leur ferveur à bras le corps, ne s'y procurent pas un simple breuvage alcoolisé : ils y achètent de l'ivresse. L'exposition récente de Philippe Starck dans laquelle il était proposé aux visiteurs l'achat d'un aérosol suscitant « une sensation d'ivresse pendant quelque seconde sans les méfaits de l'alcool » confirme que l'homme n'est pas qu'un buveur de vin mais davantage un consommateur d'ivresse. **Cette addiction à la volupté, qu'elle soit frappée d'ébriété, éveillée par la musique ou ponctuée par les mots, semble inhérente à la nature de l'homme.** Comme si nous la recherchions sans cesse, cette trêve, pour stopper le temps et la morosité du quotidien.

Qu'est-ce qui anime cette soif d'étourdissement ? Certains comme Saint-Exupéry vous répondront que c'est « pour oublier » ; Baudelaire nous dira que l'ivresse apaise les remords et noie les douleurs. D'autres y trouveront un remède contre les regrets et l'ennui. Mais à supposer que la vie nous offre maintes îlots d'ivresse dans lesquels séjourner, l'homme se heurte toujours au mur de sa propre condition : le plaisir passe, mais le mal de tête reste.

Hugo Matricon
(L3 Droit-Gestion)

Un après-midi de Kyoto
Dans l'espace d'un cerisier
Me voici hissé tout en haut
De l'ivresse d'exister

René Depestre

Balbutiements (27 avril 2012 à 2:29)

Voici maintenant le texte sélectionné par La Plume, Grand Prix du premier concours de nouvelles.

QUI SUIS-JE ?

Trois mots, puis deux, encore deux, une paire : corps, âme. Réunis pour ne faire qu'un : femme. Qui suis-je, qui suis-je. Je suis ce que l'on a voulu que je sois, je n'ai pas décidé d'être là. Mariage, corps et âme se sont unis pour me faire et je n'y suis pour rien. Un cri dont je ne me souviens pas fut pourtant mon premier mot. Mais un cri de quoi, d'espoir, de désespoir ?

Des pensées ivrognes parlent autour de moi, de mon corps, et moi. Moi ? Je suis là. Je sens, je ressens cette chaleur. Cette envie qui me dépasse.
Que ***JE*** essaye de contrôler, parce que est un être raisonné.

Parce que les esprits raisonnés ne marchent qu'avec un flambeau. Parce qu'ils ne se jettent pas dans des chemins obscurs, sans fin. ***QUI SUIS-JE ?***

LE SENS N'A POINT DE TRAJECTOIRE.

La trajectoire ne trouve pas son sens. Mais qui suis-je ? JE est mon être raisonné. Il se cherche, il se trouve ? Il se trouve qu'il ne réussit pas à se trouver. Alors il continue à se chercher. Ivres sont mes pensées. Les pensées de JE s'entrelacent, se touchent, se sentent, se démolissent.

QUI SUIS-JE ?

Croquer, dévorer, ou apaiser sa faim en mangeant du pain. Le pain. Cette neutralité à laquelle on ne donne pas de goût. La raison. Ce goût auquel on n'essaye pas de céder. Gourmandise. Passion ?

Passion. Mariage possible, mais difficile. Chercher à se trouver une raison, la raison. JE se sent bête et se demande s'il n'a pas perdu sa raison. Car passion. Qui suis-je. Suis, suivre, survivre, souffrir, savoir, puis surmonter, surprendre, puis succomber. Un simple sourire pour tout effacer, pour dire à la raison, va-t'en, je te hais. Je ne te veux plus à mes côtés. Avoir raison de le dire, de le crier, de le chuchoter. Toucher. Toucher à cette âme perdue. Toucher à ce corps hanté par la raison. Pas l'envie de ne pas céder. Envie, volonté. Mais quelle différence ? Raison et passion. Fruit rouge ou citron ? Conscience ou ivresse. Réussite ou épanouissement. Ce n'est pas une question. C'est une décision.

PASSION.

La raison se doit de faire son choix. Passion n'est pas raison mais raison choisit passion, ou pas. Raisonnable et rationnel, a le choix. Passion comme céder à sa raison ou Passion comme choix de raison.

QUESTION.

Changement. Une autre vie, une re-vie, une post-vie, une retrou-v-ie. Sagesse, raison, passion. Raison, sagesse, passion. Pour JE ce serait la première. Entre les deux la folie jouera. Entre sagesse et raison la folie tournera, la folie se manifestera. JE se laisse aller, le citron, ce n'était pas pour maintenant. Maintenant, c'est l'heure de raison. L'heure de dire non. Pour un oui, un oui nouveau.

Arrêter, essayer, changer. Pleurer en écoutant cette musique, cette mélodie. Trembler en écoutant ce texte sacré. Vibrer en lisant cette histoire nommée. Valser dans cette ville à la vie tant rêvée. Et Trembler. Raison, sagesse, et passion.

Mon cœur est à moi. Ma vie est à moi. Mais ma raison est à toi. Fais en ce que tu veux. Elle ne cédera pas, certes. Reconstruis la, instruis la, cultive la. Elle va éclore. Elle donnera ses fruits. JE te confie sa raison. Au nom d'une passion raisonnée.

LIS-MOI, ÉCRIS-MOI, CHERCHE-MOI, TROUVE-MOI, INVITE-MOI, PARLE-MOI.

JE SAURAI ENFIN QUI JE SUIS

Sara Amanzoul

Classée sixième parmi les universités les plus sportives de France, Dauphine regorge de talents dans des disciplines diverses. Mais les met-elle réellement dans les meilleures conditions pour réussir à concilier sport et études ?

Mais que fait Dauphine avec ses sportifs ?

S'il apparaît difficile de donner une réponse ferme et définitive à cette question, **le cas d'Eliott Coti dénote tout de même certains manques.** Aujourd'hui en Master 2 Assurance et Gestion des risques après avoir validé sa Licence de Gestion puis son Master 1 Finance, Eliott a dû jongler tout au long de son parcours dauphinois entre ses études et sa passion, le rugby. Arrivé au Stade Français en cadet, ce trois-quarts centre parfois utilisé à l'aile franchit toutes les étapes jusqu'aux Espoirs et à l'équipe de France des moins de 19 ans. Suffisant pour taper dans l'œil d'Ewen Mackenzie, alors entraîneur des pros du Stade Français, qui l'intègre à plusieurs entraînements. C'est quand il entonne sa première Marseillaise avec le maillot des U19 du XV de France contre l'Afrique du Sud qu'il se met réellement à croire à un avenir dans le rugby. Malgré « ce rêve de gosse » qui prend forme, sa présence dans le fameux calendrier du Stade Français et ses passages à la télévision, Eliott ne tombe pas dans l'euphorie et poursuit ses études.

Courtisé par des clubs de Pro D2 parmi lesquels Auch, il décide de se donner encore une chance au Stade Français. Mais au fil des mois, il comprend qu'il n'entre pas dans les plans du nouveau coach, Michael Cheika. Au terme d'une saison pourtant aboutie, le verdict tombe : plus de centre de formation, pas de nouveau contrat proposé. **Seule solution s'il veut devenir professionnel : arrêter Dauphine et tenter sa chance en province dans un club de Pro D2.** Un sacrifice qu'il n'est pas prêt à faire. « Je ne voulais pas sacrifier ces quatre ans d'études pour une carrière potentielle qui ne tient qu'à un fil, explique Eliott qui ne souhaitait pas faire son M2 ailleurs qu'à Dauphine. Le rugby pro, sauf si tu es réellement au-dessus, reste précaire. Clairement sacrifier mon diplôme de Dauphine pour tenter de percer, partir pour des conditions financières pas viables à moyen terme, tenter une carrière qui ne dure au final même pas dix ans si on évite les blessures... Il faut penser à l'après rugby. On joue jusqu'à 30 ans, on bosse jusqu'à 60 ans ! »

Eliott fait donc le choix de quitter le Stade Français et rejoint le RC Suresnes en Fédérale 2, l'équivalent de la quatrième division, abandonnant tout espoir d'avenir professionnel dans le rugby. « Je n'avais plus ce rêve d'être pro qui m'animait, justifie-t-il. J'ai connu le fonctionnement d'une structure pro, le rugby devient froid, moins fun, tu ne joues plus avec tes potes mais avec des partenaires. En espoir on était une putain de bande de potes, hyper proches, je voulais revivre ça. Quand on s'est tous dit au revoir, que beaucoup quittaient le club, j'ai compris qu'il fallait moi aussi que je m'en aille ». Eliott en avait tout simplement assez. Assez de devoir organiser son emploi du temps en fonction de ses entraînements, assez de passer son temps libre à la BU afin de rattraper tous les cours qu'il manquait pour pouvoir s'entraîner. « A cette époque c'était travail, rugby, dodo. ». **Assez aussi du manque de soutien de Dauphine.**

« Clairement **le statut sportif de haut niveau ne sert à rien à Dauphine**, assure celui qui est allé jusqu'en demi-finale du championnat universitaire avec le Rugbydo l'année dernière. A part être en 100% partiel, être exempt de contrôle continu. Mais je ne le conseille à personne car tu arrives aux partiels six mois après la rentrée, et tu es largué dans les matières. Tu es une case cochée "sportif de haut niveau" dans ton dossier à la rentrée, c'est écrit dans l'ordinateur de l'administration, c'est tout. Personnellement, l'administration me connaissait à peine et ne savait rien de mon statut particulier. Chaque année c'était la galère, il fallait pleurer pour avoir droit à un changement de TD pour que je puisse me rendre aux entraînements, même chose pour justifier les absences. A chaque fois j'avais l'impression de demander la lune. Et les relations entre le club et Dauphine étaient très limitées. »

« J'étais sportif de haut niveau, mais j'étais surtout un étudiant classique à Dauphine, poursuit Eliott qui a vite compris qu'il fallait s'arranger directement avec les professeurs, généralement plus compréhensifs avec son statut particulier. Je faisais mes contrôles, j'allais aux partiels. Mes années je les ai eues en validant mes crédits comme tous. **J'ai toujours voulu prouver que l'on pouvait faire des études de qualité et du rugby à très haut niveau.** Mais évidemment à chaque fois tu sacrifies un peu plus. Il m'arrivait de rater les entrainements pro parce que j'avais TD en L3 et que je ne pouvais pas manquer. J'étais conscient que cela jouerait contre moi au sein du club mais j'essayais de jongler au mieux. »

A force de jongler avec de plus en plus de balles, Eliott Coti a fini par en faire tomber une. Et **la licence professionnalisante de Management pour les sportifs de haut niveau et les professionnels du sport proposée par Dauphine depuis 2010 n'a rien changé.** « Cette licence apparaissait comme une fin de cursus. Il s'agissait d'une formation qui ne proposait rien après. Et puis le programme ne me plaisait pas. Être sportif de haut niveau ne veut pas dire qu'on doit être parqué dans une formation spécialisée. Tout le monde pense un peu comme ça et c'est dommage. Aujourd'hui, faire du rugby de haut niveau et des bonnes études ce n'est pas évident, et des deux côtés tu es confronté à des limites qui empiètent sur ton autre passion. » Un constat dommageable pour les sportifs de haut niveau dont la reconversion professionnelle devient un véritable enjeu de société.

Quentin Moynet (L3 LISS)

Dauphine à Doha

Cherchant à donner encore plus d'écho à sa voix au sein du monde sportif, le Qatar s'est fixé un nouvel objectif en tant que moteur du sport international : transformer la société à travers le sport. **C'est tout le dessein des Doha GOALS (Gathering Of All Leaders in Sports), un forum international visant à mettre le sport au service du développement économique et social.** Cette première mondiale fut saluée par tous, et **Dauphine y fut invitée avec six de ses étudiants pour représenter le sport universitaire français.** C'est une grande chance pour Dauphine et PSL, qui souhaitent développer un partenariat universitaire avec le Qatar.

Avec une réflexion sur de nombreux thèmes (jeunesse, place de la femme, finance et gouvernance générale du sport), des acteurs de tous les bords ont proposé plus de 250 initiatives pour changer le sport et la société.

Le Qatar a d'ailleurs exprimé son intention de partenariat avec l'ONU, pour que les Doha GOALS deviennent prochainement une ONG afin que chaque projet se concrétise.

La suite sur laplumedauphine.fr ...
Antoine de Béon (DEGEAD 2 CEJ)

Le renouveau du cyclisme

Il y a un mois, Lance Armstrong avouait publiquement dans un show télévisé (sic) s'être dopé depuis 1998. Début février, ce fut au tour de Michael Rasmussen de reconnaître l'utilisation de produits dopants pendant 12 ans... Si l'on additionne toutes les affaires et suspicions, les vainqueurs de 17 Tour de France d'affilée ont été entachés par le dopage de 1991 à 2007. De quoi faire réfléchir.

Un des risques les plus grands de cette multiplication des révélations est la fin des partenariats sportifs, quels qu'ils soient. Même si cela n'a rien d'officiel, un membre du CIO a déjà menacé le cyclisme de ne pas être retenu aux JO de 2016. Comment faire alors pour ne pas finir comme l'haltérophilie : passer de sport vedette à sport de second rang après la multiplication des problèmes de dopage. Les enjeux sont à la fois sportifs et économiques, et c'est aux instances dirigeantes de prendre aujourd'hui les mesures qui s'imposent.

Cependant, le vrai sujet de toutes ces affaires n'est plus aujourd'hui le dopage : c'est le système mis en place qui se trouve jugé. Il faut venir à bout des menaces, des compromis, d'une triche qui touche toutes les sphères du cyclisme.

Le problème récurrent du sport est son incapacité à faire le ménage tout seul chez lui, et le cyclisme en est un très bel exemple : **ce ne sont plus la justice et la police qui débusquent les tricheurs mais les instances sportives.** La solution pourrait paraître simple : confier enfin la lutte antidopage à une agence indépendante, et nombreux sont ceux qui le demandent. Mais l'impossibilité d'une solution pourtant si évidente vient de l'intérieur, des dirigeants du cyclisme professionnel mondial qui semblent réfractaires à toute avancée.

Après de telles affaires, les coureurs « propres » étaient par exemple en droit d'attendre de l'UCI (Union Cycliste Internationale) et de son président Patrick McQuaid une prise de position forte, la condamnation d'un système, la reconnaissance que le dopage perdure et que la lutte n'est pas aussi efficace qu'elle devrait l'être. Ils n'eurent rien de tout cela.

Le cyclisme et sa direction ont donc besoin d'être revus, et d'admettre leurs erreurs passées. Un mea culpa que McQuaid ne semble pas prêt de faire. Le président de l'UCI continue de protéger son prédécesseur Hein Verbruggen, suspecté de complicité directe avec Lance Armstrong, et se cache derrière un « changement » du cyclisme depuis son arrivée. Changement qui n'a malheureusement pas empêché les derniers scandales de dopages.

Cette attitude fait d'ailleurs réagir de nombreuses personnes, de façon plus ou moins importante. **Pour Christian Prudhomme, directeur du Tour de France, « On ne peut pas se doper comme il l'a fait pendant des années sans complicité »**, et de son côté Travis Tygart, le président de l'USADA (US Anti-Doping Agency), n'en dit pas moins. Dans un communiqué sur l'action de l'UCI, il dénonce le manque d'engagement des instances dirigeantes pour que l'omerta soit complètement brisée et que le dopage arrête sa prolifération. Il propose de plus qu'une Commission « Vérité et Réconciliation » voit le jourpour enquêter sur le rôle des dirigeants du cyclisme dans les affaires de dopage. Commission que Daniel Baal, vice-président de l'UCI de 1997 à 2001, appelait déjà de ses vœux à l'époque.

Daniel Baal, ancien vice-président de l'UCI

Au-delà de ces scandales, il est possible que cette crise soit aussi une opportunité pour le cyclisme. Daniel Baal nous a confié fin janvier que le cyclisme « est depuis 15 ans dans l'œil du cyclone », mais qu'il est également aujourd'hui « sur la voie de la reconquête ». Pour lui, tout dépend de ce qui sera définitivement mis en œuvre. Toutefois il dénote « une vraie détermination de l'ensemble des acteurs pour que de telles affaires ne se reproduisent pas ».

Et Daniel Baal semble avoir eu raison, puisque cette fameuse Commission « Vérité et Réconciliation » vient de voir le jour, après l'échec d'une « Commission Indépendante » mise en place par l'UCI sans collaboration avec l'Agence Mondiale Antidopage. La mise en place de cette commission est d'ailleurs confiée à Daniel Baal lui-même et à Artur Lopes, actuel vice-président de l'UCI, et permettra peut-être un travail de grande ampleur pour le renouveau du cyclisme international.

Si il y a ici une chance pour le cyclisme de sortir de « sa plus grosse crise de l'Histoire » en gardant la tête haute, une grande partie de cela dépend du travail de la Commission. En attendant, il est nécessaire de continuer de faire confiance aux coureurs et de garder « l'esprit sportif » jusqu'au bout, tout du moins ce qu'il en reste ...

Antoine de Béon (DEGEAD 2 CEJ)

Agenda Sportif

Sam 23 févr : Angleterre – France, VI Nations, à 18h sur France 2

Dim 24 févr : PSG – OM, Ligue 1, à 21h au Parc des Princes et sur Canal +

Mer 27 févr : PSG – OM, 8e de finale Coupe de France, à 20h55 au Parc des Princes et sur France 3

Dim 3 au dim 10 mars : Paris – Nice, sur France 3

Sam 9 mars : Irlande – France, VI Nations, à 18h sur France 2. OL – OM, Ligue 1.

Sam 16 mars : France – Écosse, VI Nations, à 21h au Stade de France et sur France 2

Dim 17 mars : Grand Prix d'Australie, dès 7h sur TF1

Ven 22 mars : France – Géorgie, Éliminatoires CdM 2014, à 21h au Stade de France et sur TF1

Sam 23 mars : 28e Festival des arts martiaux au Palais Omnisports de Bercy

Mar 26 mars : France – Espagne, Éliminatoires CdM 2014, à 21h au Stade de France et sur TF1

Tudo bom ?

Souvenirs d'un semestre d'échange à Rio de Janeiro, Brésil, par Victor Matei

L'Erasmus au Brésil, à Rio de Janeiro. Cette simple phrase génère dans l'imaginaire collectif étudiant français une mêlée ouverte entre des musiques colorées, des danses « calientes », une végétation foisonnante, Ronaldinho, des bikinis ultra légers et des gangsters armes à la main courant entre les enchevêtrements de briques rouges et tôles de fer qui forment les favelas. J'exagère un peu mais quand j'en parle autour de moi, c'est souvent à cet ensemble de clichés que je fais face. Et pourtant, beaucoup plus que Paris, Rio est une ville qui ressemble aux a priori qu'on a d'elle.

Rio est l'aboutissement urbain à ce jour le plus développé des arts du paraître et de la légèreté. Le culte du corps n'est pas une blague. C'est celui-là même qui fait du port du boxer moulant par les hommes une pratique à la mode et des prothèses mammaires un business visiblement ...en « formes » ! Sans parler du nombre de points de ventes de protéines pour la gonflette comparable à celui des boulangeries à Paris. Le sport prend place de religion : les femmes aussi ont des clubs de foot préférés. Mais le football est loin d'être le seul sport pratiqué ! Vous croiserez le long d'Ipanema une quantité épique de (foot) volleyeurs, de joggers, de skateurs (tous les types de planches), de surfeurs, « d'équilibristes sur élastique tendu », et j'ai même vu un jour un club de skateurs déguisés en Power Rangers... car en effet les Cariocas adorent se déguiser. Toujours le long d'Ipanema, vous verrez des personnages d'une excentricité folle qui vont jusqu'à habiller leurs chiens alors qu'il fait 40°C. Ce n'est pas un hasard si le carnaval le plus dément se déroule à Rio !

A Rio, la rue est l'espace de vie numéro un. La plage longe la rue, le carnaval, les vendeurs d'açai (un fruit d'un goût sublimissime qui se mange en compote), la fête et les graffitis, nombreux et inspirés, sont tous dans la rue... d'ailleurs, les noms qui désignent les jours de la semaine au Brésil contiennent tous le mot « feira » qui signifie marché de rue. Et c'est encore au pied des bâtiments qu'on joue de la musique et qu'on danse, disciplines que les brésiliens ont développé à merveille. Ou bien qu'on en apprend sur les nombreux styles musicaux comme la samba et la bossa nova, qui témoignent parfois d'un sens de la mélodie absolument renversant (je vous conseille Preciso me encontrar de Cartola, vous ne regretterez pas !)

Car les Brésiliens ont dans le sang cette « légèreté de l'être » caractéristique des pays ensoleillés qui semble issue d'une réflexion mûre sur l'art de vivre à l'issue de laquelle les Brésiliens auraient compris le mode de vie qui sied le mieux à l'homme et décidé communément de l'adopter. D'où qu'elle vienne, cette légèreté est sûrement ce que nous Européens avons le plus à apprendre des Brésiliens. C'est elle qui leur donne cette capacité à former spontanément des « lual » (des cercles) pour chanter et danser sur la plage ou sur les trottoirs des quartiers festifs comme Lapa, ou encore à s'adresser à leurs voisins de caddie au supermarché comme à leurs copains d'enfance, ou enfin à sourire aux inconnus beaucoup plus que nous le faisons. Un exemple qui m'avait particulièrement frappé le long d'un terrain de foot de rue : un sans-abri s'était mis à chanter et danser et il avait

aussitôt été rejoint par des compères qui s'agitaient de bonne humeur pendant plusieurs dizaines de minutes. Véridique. Et impensable en France.

Cette légèreté a en revanche d'inévitables contreparties. En effet, elle rend les Cariocas moins intéressants dans la discussion que les citadins européens ou tout simplement les Paolistas (Sao Paulo est beaucoup plus occidentalisée), car leur mode de vie est clairement moins intellectuel (attention, c'est une tendance sur l'ensemble de la population et pas une vérité qui concerne chaque habitant de Rio). De la même manière, les Cariocas ont moins de rigueur et d'esprit critique que les Parisiens en moyenne, car ils n'ont pas grandi dans le même environnement compétitif que le nôtre.

Mais ces reproches sont les conséquences d'une simplicité naturelle beaucoup plus enviable et qui touchera profondément n'importe quel voyageur européen.

Enfin, contrairement aux autres clichés, la dangerosité de Rio n'existe plus vraiment. Les coups de feu, de plus en plus rares, restent cantonnés aux favelas de la lointaine zone nord où aucun étudiant Erasmus ou brésilien ne s'aventure, et les quelques vols qui se produisent encore, comme dans toutes les villes, peuvent être évités par des gestes élémentaires comme ne pas laisser son sac sans surveillance à la plage, et ne pas s'endormir dans la rue seul à 4h du matin et avec son porte monnaie bien visible dans un quartier mal famé (errare humanum est ...) Rio a certainement été une ville dangereuse par le passé (les années 90 particulièrement) dû au cocktail explosif qu'avaient données une pauvreté très forte et, amplifiée par une crise monétaire, une corruption énorme et l'arrivée des drogues comme possibilité d'argent facile dans les favelas. A ce titre je vous conseille de regarder les films Tropa de elite 1 et 2 qui donnent une image pertinente de ces enjeux. Il faut savoir que tous ces problèmes ont disparu ou sont en voie d'extinction grâce à un dynamisme économique incroyable, visible dans la vie quotidienne, et un gouvernement socialiste très impliqué.

Et que dire de la saveur très cosmopolite de l'échange universitaire ? L'internationalisme se sent dans les longues discussions entre différentes cultures ou dans les soirées à refaire le monde avec ses colocataires brésiliens. De quoi donner confiance en l'avenir et suggérer la remise du prix Nobel de la paix au système Erasmus. Au sujet de la langue, il ne faut pas avoir peur du portugais. Non seulement cette langue n'est pas difficile — on me le disait avant que je ne parte et je n'y croyais pas, et pourtant c'est moi qui l'annonce maintenant — mais surtout l'obligation d'apprentissage rapide d'une langue et d'un nouvel environnement social de manière générale est très stimulant et génère une sorte d'intelligence nouvelle.

Et enfin, sûrement le plus important des paramètres, c'est le voyage dans le voyage. La liberté que donne un échange universitaire (vacances scolaires de l'hémisphère Sud : décembre, Janvier et Février au Brésil pour le Carnaval, bas prix du transport, envie de découvrir...) permet d'organiser plusieurs voyages pendant son Erasmus. Et le Brésil regorge de splendides destinations, vous l'imaginez. Comptez donc sur les îles paradisiaques, sur les grandes villes comme Sao Paulo ou Buenos Aires où vous rejoindrez des étudiants de Dauphine sans les connaître, et, si vos parents viennent, probablement les régions reculées du centre du pays comme le Pantanal ou l'Amazonie qui donnent à voir des réalités sociales parfois difficiles. Le meilleur reste le grand voyage que tous les étudiants européens en Amérique du Sud finissent par faire quelque part à travers le continent. Le long trajet que j'ai effectué avec un très bon ami à travers tout le Nordeste du Brésil reste dans ma mémoire comme parmi, sinon le meilleur voyage que j'ai fait de ma vie. L'utilisation de « couchsurfing » que je recommande pour rencontrer des autochtones tout en logeant gratuitement, les rencontres inattendues (du médecin urgentiste de Belém, une ville du Nord, au surfeur Brésilien vivant dans la forêt), les nombreuses galères et les prolifiques réflexions causées par la condition « road trip » donnent à ce voyage un TMS à l'optimum de Pareto. L'Erasmus peut être une mauvaise expérience, surtout si l'on n'aime pas les voyages, si on n'a pas les ressources financières adéquates, ou si l'on s'aventure dans un pays vraiment trop différent ou ennuyant. Mais en général l'Erasmus devient l'une des plus belles années de sa vie, une longue période sans routine et fournisseuse de très bons souvenirs.

Je souhaite donc au monde entier de le découvrir et à tous les étudiants qui hésitent à partir, je le répète : Partez ! Le monde et les possibilités qui s'offrent à nous aujourd'hui sont trop vastes pour qu'on n'en profite pas. Pas d'inquiétude pour les masters, l'expérience à l'étranger n'est non seulement pas mal vue mais en plus offre tellement plus qu'une ligne sur un CV que cet argument n'est même pas valable. Je n'ai plus qu'une chose à vous dire, Boa sorte !

Victor Matei (M1 Finance)

The Indian caste system

Many sociological and anthropological scholars have stated that India is perhaps one of the most stratified societies in the world. There are huge income disparities, added on to evils of caste, religious and community differences that are deeply engraved into everyday social relations. Western scholars have always been obsessed and mesmerized by the caste system of the Hindus in India, due to its many unique features which are in contrast with the modern European society. One of the most pioneering scholarly works on caste was done by Louis Dumont, a French scholar, in his work "Homo Hierarchicus".

Dumont begins his analysis of caste by referring to a working definition of caste by Bougle which stated that the caste system divides the whole society into large number of Hereditary groups, distinguished from one another and connected together by three characteristics: Separation in matters of marriage and contact, whether direct or indirect (common dining); division of labour, each group having, in theory or by tradition, a profession from which their members can depart only within certain limits; and finally hierarchy, which ranks the groups as rela-

tively superior or inferior to one another.

The caste system divides the Hindu society into hereditary social classes and membership to these classes is not chosen, i.e. a person can only become part of a particular 'caste' by virtue of being born to parents of that caste. The caste system is perpetuated through strict endogamy within these castes and the concept of "arranged marriages" can be considered as a direct outcome of this rule, to maintain the purity of one's caste.

There is a racial theory for the origin of the caste system which Dumont also discusses in some detail. According to this theory when the Central Asian Aryans migrated to what is India today, they came into direct contact with the indigenous people of the region. The Aryans were fair-skinned and visibly very distinct from the indigenous who were dark-skinned; hence to maintain racial purity of their respective races these two communities prevented intermingling and existed in physical and social exclusivity. These distinct classes came to be known as varnas, castes and sub-castes over the course of centuries.

There is no clear and unambiguous theory which provides the true origin of the caste system, but howsoever it came into existence, the caste system as it exists in modern independent India is a challenge to the egalitarian foundations of the Indian constitution. Even today, in India a person's primary identity is his caste.

I am a student of an institution of law which claims to be the best in the country; the education that I receive from this school of law should be overpowering enough to purge me of the stench of caste, however the reality points otherwise. In my various internships at the trial court and appellate courts in India, I have been asked my caste and judged accordingly by clients, lawyers and other colleagues. It isn't as if they refused to sit with me or talk to me, they just judged my competence, intelligence and social capital on the basis of my answer. Such treatment may not have affected me physically or intellectually, but it sure is a humiliating experience. The government of India sought to uplift the worse off castes and tribes in India through a policy of affirmative action by reservation in government jobs, educational institutions etc. However the topic of reservation today has become one of the most controversial and politically sensitive issues in modern India. The government policy which seeks to neutralize the damage done by historical discrimination has attracted violent criticism by several high castes; the argument being that the policy dilutes merit and favors incompetent candidates.

Modern India seeks a great challenge of living up to the standards embodied in the constitution: standards of equality and inclusiveness. There has been opposition from various quarters, however the mandate of the constitution stands tall, and that is an achievement in itself. Intercaste marriages are slowly becoming a reality and untouchablity has almost withered away, much like Sati in the last century. Thanks to the policy of reservation and rise of lower caste politics in several states of the country, the unheard voice of the majority of India is finally being heard.

Vagish K. Singh (National Law School of India University)

La Penderie (Pierre Castera)

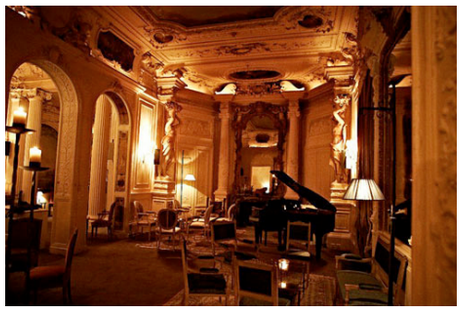
La Penderie

Si vous aimez les sorties en bande, allez enlever votre manteau autour d'une table à La Penderie. A la sortie du métro Etienne Marcel et dans un semblant de mercerie, on se retrouve pour les longs afterworks de 16h à 22h avec des cocktails abordables (5 euros), mais aussi pour déguster les best-sellers maisons joliment rebaptisés d'après le vocabulaire vestimentaire comme ce délicieux « Mega cheeseburger en costard cravate et ses frites de l'atelier » ou ses « croquettes de Babibel en boutons de manchettes ». Le mercredi, on appréciera les concerts donnés dans une ambiance bon enfant.

La Penderie
17, rue Étienne Marcel, Paris Ier
Ouvert 7 jours sur 7 de 8h à 2h

Pierre Rojas
(Doctorant en économie)

Le Carmen



Pigalle, ses rues sombres, ses sex-shops, son Moulin Rouge et ... Le Carmen. Niché dans un hôtel particulier, une fois passée l'épreuve du physio, on se laisse facilement happé par l'ambiance boudoir de ce lieu aux moulures et aux peintures chargées d'histoire(s) que l'on peut aisément imaginer libertines. C'est dans cette enfilade de petits salons où, dans une ambiance intimiste, l'on peut siroter de délicieux cocktails maison (à partir de 12 euros) allongés sur des sofas. Mais l'intérêt est bien d'investir la piste de danse toujours bien fréquentée où bon nombre de (bons) DJs viennent s'essayer jusqu'à l'aube.

Le Carmen
34, rue Duppéré, Paris IXème
Entrée gratuite du mardi au samedi de 22h à 4h.

Pierre Rojas
(Doctorant en économie)

Mistergoodbeer

À défaut d'avoir un bon plan à proposer, il est toujours bon de rappeler l'existence d'un site les collectionnant : mistergoodbeer.com. Si, pour reprendre Benjamin Franklin, « La bière est la preuve que Dieu nous aime et veut que nous soyons heureux », le problème est souvent de la trouver à bon prix. Fondé par un étudiant libéral en guerre ouverte contre l'asymétrie d'information, ce site propose une carte répertoriant les pintes les moins chères de Paris. Si vous êtes perdu dans votre quête d'ivresse, n'ayez crainte : ce site vous guidera tout en protégeant votre portefeuille.

www.mistergoodbeer.com

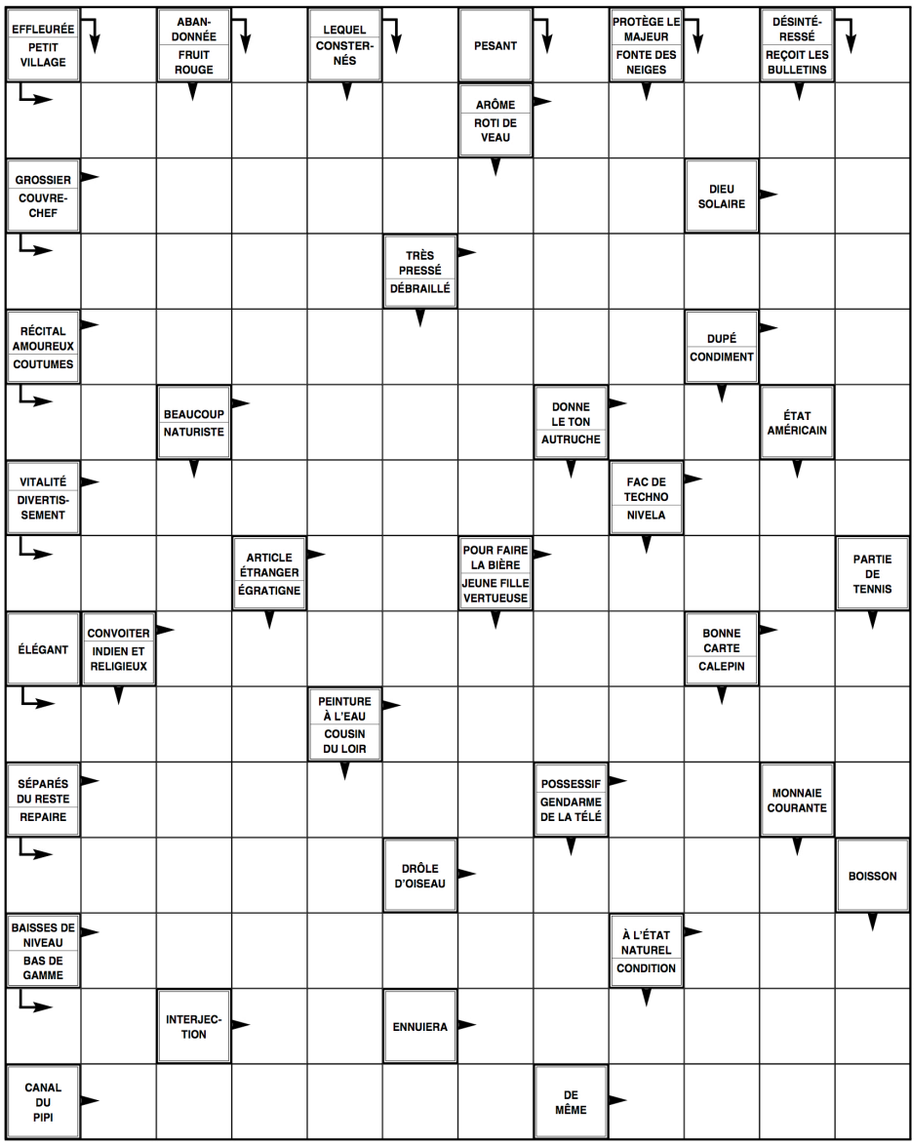
Pierre Lemerle (L3 LISS)

Studio Philo

Abonnés aux *Cahiers du Cinéma*, vous avez *La Critique de la raison pure* en livre de chevet ? Le bonheur pour vous est à portée de main. Le groupe MK2 et le Studio Philo proposent, tout au long de l'année, différents cycles thématiques qui mêlent séance de cinéma et conférences de philosophie. Du 10 Janvier au 13 Juin, assistez au cycle *L'Ecole des Super héros*, dirigé par Olivier Pourriol. Tous les jeudis à 18h au MK2 Bibliothèque, ces séances-conférences sont seulement à 7,90 euros pour les moins de 26 ans ! A partir des questions posées par les super héros, associant extraits de films et analyses de textes philosophiques, les débats permettent à la fois d'approfondir ses connaissances en philosophie, et de transformer et ouvrir son regard cinématographique sur d'autres perspectives. Etudier Rousseau en regardant X-men, une expérience à tenter !

Aude Massiot (L3 LISS)

Mots fléchés



Sudokus diaboliques

6		8	5			7		
	2		7				9	
	5							
		6		1				8
8			6		2			9
4				7		6		
							3	
	1				6		4	
		5			9	1		2

8	4	1			7			
3					8			
2		7		6			1	
							3	
1		9				4		6
	5							
	8			7		2		4
			9					3
			4			7	5	9

La Plume vue par Céline Poizat

La Plume met régulièrement de nouveaux articles en ligne sur son site internet : *laplumedauphine.fr*

Elle vous écoute et vous répond également sur son compte twitter : *@laplumedauphine*